NUMÉRO 46

Illinois U Library

12 NOVEMBRE 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE L'ŒUVRE

Directeurs : RAYMOND ROULEAU, LUCIEN BEER

Métro : Place Clichy - Trinité, St-Lazare, Europe

55, RUE DE CLICHY

Téléphone : Trinité 42-52

TOUS LES SOIRS à 21 h. (sauf MARDI) - Matinées DIMANCHES et Fêtes à 15 h.

UN HOMME DE DIEU

Pièce en 4 actes de

GABRIEL MARCEL

MISE EN SCÈNE DE FRANÇOIS DARBON

avec (par ordre alphabétique)

JANE BERNARD — R. J. CHAUFFARD

CLAUDE DESAILLY — ARLETTE DUCAS

ROXANE FLAVIAN — MARY GRANT

J. J. LAGARDE — CLAUDE MARTIN

MARIE-ANGE RIVAIN — JEAN DESCHAMPS

Location au Théâtre de 11 h. à 18 h. et dans les Agences

J. ADOR - MAR 86-87

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Mme Lemoyne. Edmée.

Mme Lemoyne. Edmée. Francis.

Osmonde. Claude.

1 Mme LEMOYNE. — *J'ai vu aussi beaucoup de choses laides autour de moi, Edmée. Et malgré cette triste expérience...* (ACTE PREMIER, SCÈNE V.)

2 EDMÉE. — *Je vous enverrai peut-être un de ces jours une petite.* (ACTE PREMIER, SCÈNE XI.)

3 OSMONDE. — *Mais si, papa, je n'ai confiance qu'en toi.* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

4 MICHEL. — *Mais je vous en ai voulu, oh ! ça, mortellement.* (ACTE II, SCÈNE IV.)

5 OSMONDE. — *Il n'y a pas de question Mégal.* (ACTE II, SCÈNE V.)

Michel Sandier. Edmée.

Edmée. Osmonde.

UN HOMME DE DIEU

Pièce en quatre actes, par GABRIEL MARCEL

Cette œuvre, actuellement jouée au Théâtre de l'Œuvre dans une mise en scène de François DARBON et des décors de Marcel SCHWARTZ, a été représentée pour la première fois le 7 janvier 1949 au Théâtre Municipal de Colmar par le Centre Dramatique de l'Est.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Gabriel MARCEL.

PERSONNAGES :

	à la création	actuellement au Théâtre de l'Œuvre
Claude Lemoyne.	*André CLAVÉ*	*Claude MARTIN*
Docteur Francis Lemoyne . . .	*Yves BUREAU*	*R.-J. CHAUFFARD*
Michel Sandier.	*François DARBON*	*Jean DESCHAMPS*
Mégal.	*Jean BOLO*	*Claude DESAILLY*
Fred Junod	*Aloys MULLER*	*J.-J. LAGARDE*
Le petit René.	*X...*	*X...*
Edmée	*Mary GRANT*	*Mary GRANT*
Osmonde.	*Jeanne CERVAL*	*Roxane FLAVIAN*
Mme Lemoyne	*Marie-Ange RIVAIN*	*Marie-Ange RIVAIN*
Mlle Aubonneau	*Jane BERNARD*	*Jane BERNARD*
Félicie	*Marianne EFIMOVA*	*Arlette DUCAS*

ACTE PREMIER

Le salon des Lemoyne. Ameublement froid et banal. Au mur, des « paraboles » de Burnand et une reproduction de la Vierge de saint Sixte.

SCÈNE PREMIÈRE

OSMONDE, MÉGAL

Ils sont debout ; Mégal n'a pas quitté son pardessus.

MÉGAL. — Je vous demande pardon, mademoiselle. Je vois que vous étiez encore à table. D'ailleurs j'avais dit à la bonne de ne pas vous déranger.

OSMONDE. — Asseyez-vous, je vous en prie. *(Mégal s'assied.)* Cela n'a aucune importance. Le dimanche nous déjeunons très tard. Il y a toujours des personnes qui ont à parler à mon père à la sortie du temple. Du reste, nous avions fini.

MÉGAL. — Si j'ai bien compris, vous aviez été assez aimable pour offrir de sortir un moment avec les enfants cet après-midi... Je voulais m'assurer que vraiment je n'abuserais pas...

OSMONDE. — En aucune façon. Par exception, j'ai mon après-midi libre.

MÉGAL. — Je ne sais comment vous remercier... d'autant que je me demande ce que j'aurais fait de ces petites aujourd'hui. La bonne est sortie pour la journée — et je vais à Epinay.

OSMONDE. — M^me^ Mégal ?...

MÉGAL. — Il n'y a pas de changement. D'ailleurs une maladie comme celle-là... si l'on peut appeler cela une maladie.

OSMONDE. — Est-ce qu'elle souffre ?

MÉGAL. — C'est impossible à dire. Elle se plaint continuellement, mais... les médecins m'assurent qu'il y a là-dedans une part énorme d'autosuggestion.

OSMONDE. — Ah ?

MÉGAL. — Et ça, c'est même le seul trait qui me rappelle ce qu'elle était. Parce que autrement ce n'est pas la même personne... *(Plus bas :)* On ne peut même plus dire que ce soit une personne.

Un silence.

OSMONDE. — Je ne sais pas si Suzanne vous a dit qu'elle m'a très bien répondu ce matin à l'école du dimanche.

MÉGAL. — Allons, tant mieux.

OSMONDE. — Du reste, je suis aussi très satisfaite d'Yvonne.

MÉGAL. — Ce sont de bonnes petites... Et alors, où allez-vous les emmener cet après-midi ?

OSMONDE. — Mais je ne sais pas au juste.

MÉGAL. — Si par hasard je ne rentrais pas trop tard d'Epinay, nous pourrions faire comme il y a quinze jours...

OSMONDE, *évasive.* — Nous verrons, nous nous fierons à l'inspiration.

MÉGAL, *l'examinant.* — C'est joli, cette coiffure, ça vous va très bien.

Un silence.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMÉE, CLAUDE, M^me^ LEMOYNE

EDMÉE, *à Mégal qui s'est levé.* — Mais, monsieur, je vous en prie... *(A M^me^ Lemoyne :)* Mère, je vous présente M. Mégal, qui habite au-dessus de chez nous. M. Mégal est le père des petites filles que vous avez rencontrées hier dans l'escalier.

M^me^ LEMOYNE. — Monsieur, je suis charmée...

CLAUDE. — Vous prendrez bien une tasse de café ?

MÉGAL, *debout.* — Je vous remercie, mais je suis obligé d'aller en banlieue. Je disais à M^lle^ Osmonde combien je lui suis reconnaissant de tout ce qu'elle fait pour mes fillettes. Elle est encore venue l'autre soir leur faire réciter leurs leçons ; tout à l'heure, elle veut bien les emmener à la promenade...

EDMÉE, *sèchement.* — Mais, monsieur, du moment qu'elle en a le temps, rien ne peut être plus naturel.

MÉGAL. — Je ne suis pas de cet avis. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. Au revoir, cher monsieur... Madame... Mademoiselle...

Il s'incline devant Mme Lemoyne et sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MEGAL

Mme LEMOYNE. — Ce monsieur paraît tout à fait bien.

EDMÉE. — Nous ne le connaissons pas du tout.

Mme LEMOYNE. — Le regard est franc... beaucoup de bonté dans la bouche...

OSMONDE. — Un peu de café, grand-mère ?

Mme LEMOYNE. — Un fond de tasse seulement, chérie... Ton oncle Francis me gronderait. Voilà, assez, assez.

CLAUDE. — En somme, pourquoi Francis n'est-il pas venu déjeuner avec toi ?

Mme LEMOYNE. — Il avait un malade à voir aux environs de Paris. Du reste, il viendra me chercher. *(Baissant la voix :)* Je crois qu'il a un mot à te dire.

EDMÉE. — Comment ?

Mme LEMOYNE. — Je dis qu'il doit venir me chercher.

EDMÉE. — Vous savez que nous ne le voyons jamais. *(A Claude :)* Ton frère n'est pas venu plus de deux ou trois fois depuis les vacances.

Mme LEMOYNE. — Il faut dire aussi qu'il est tellement occupé... Je me rends bien compte depuis que je suis ici... L'hôpital, les visites, les rendez-vous, les communications à l'Académie... je me demande comment il y résiste. *(A Claude :)* Du reste, c'est comme toi, mon cher enfant ; oh ! ce n'est pas moi qui te reprocherai de faire tout ton devoir et plus que ton devoir, comme disait ton cher papa. Mais cette paroisse me paraît bien, bien lourde. Avec ça, prends-tu assez d'exercice ? Vous y veillez, n'est-ce pas, Edmée ?

EDMÉE. — Nous nous portons à merveille.

Mme LEMOYNE. — Cette vie de Paris est déjà si fatigante par elle-même... quand on compare à Lausanne. Votre café est délicieux, il faut me donner l'indication pour Francis.

EDMÉE. — Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. Il doit venir de chez l'épicier d'en face. Vous m'excuserez, mère ? il faut que je trouve une lecture pour mon Union de jeunes filles.

Elle s'agenouille devant une bibliothèque basse.

Mme LEMOYNE. — Mais pour en revenir à ce monsieur, tu t'occupes régulièrement de ces deux mignonnes petites filles, Osmonde ? c'est si gentil de ta part !

OSMONDE. — Je leur consacre quelques instants de temps en temps.

Mme LEMOYNE. — Leur maman ?...

EDMÉE, *qui feuillette un livre.* — Leur mère est internée.

Mme LEMOYNE. — Mais quelle horreur !

EDMÉE, *à Osmonde.* — Je m'étonne un peu que tu puisses disposer de ton après-midi. Noël tombe mercredi en quinze, et il me semble que tu as encore beaucoup à faire d'ici là.

OSMONDE. — Je suis en avance cette année, au contraire.

EDMÉE. — Ton ouvrage pour ta marraine est à peine commencé.

Mme LEMOYNE. — Je suis triste de penser que je ne verrai pas votre arbre de Noël. Mais Henri et Loulette comptent sur moi. Ce serait un horrible crève-cœur si je n'étais pas là-bas pour les fêtes. C'est si difficile de contenter tout le monde... Le malheur des familles trop unies.

EDMÉE, *à Osmonde.* — Tu te rappelles *la Petite Orpheline du Prieuré* ?

OSMONDE. — Montre.

Edmée continue à feuilleter le livre.

Mme LEMOYNE. — Moi je me rappelle ; c'est tout à fait délicieux. Du reste tous ces livres adaptés de l'anglais sont ravissants.

EDMÉE, *déposant le livre.* — Ça m'a l'air effroyablement sentimental, et ces petites filles ne sont déjà que trop disposées à larmoyer pour des niaiseries.

CLAUDE. — L'important c'est de les intéresser.

EDMÉE. — Pas à n'importe quel prix.

Mme LEMOYNE. — Un petit peu de romanesque ne nuit pas... Un tout petit peu. *(A Osmonde :)* Qu'en penses-tu, chérie ?

OSMONDE, *qui s'est levée.* — Je n'ai pas d'avis.

EDMÉE. — Tu n'oublies pas que Mlle Gentil compte sur toi à 5 heures pour lui faire la lecture ?

OSMONDE, *énervée.* — Sois tranquille.

EDMÉE. — C'est très joli de se créer de nouvelles obligations...

OSMONDE. — Au revoir, grand-mère. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi, papa ?

CLAUDE. — J'ai une ou deux lettres à écrire. Et mon allocution pour demain à préparer.

EDMÉE. — Le petit Simonin ?

Mme LEMOYNE. — Je suis sûre que vous n'oubliez jamais rien, Edmée, c'est merveilleux !

OSMONDE, *avec âpreté.* — Non, maman n'oublie jamais rien, maman est terrible.

Elle sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins OSMONDE

Mme LEMOYNE. — La chère petite est un peu nerveuse.

CLAUDE, *à sa femme.* — Elle n'a peut-être pas assez le sentiment qu'on lui fait confiance.

EDMÉE. — Moi je ne demanderais pas mieux. Mais avec ses allures tranquilles Osmonde est une impulsive, je m'en aperçois tous les jours.

CLAUDE. — Je me demande si en notant ainsi les défauts de quelqu'un on ne les exagère pas, pour ainsi dire. Tu ne crois pas, maman ?

EDMÉE. — Alors il faut fermer les yeux ?

CLAUDE. — Je ne dis pas ça, mais notre façon de traiter les autres...

EDMÉE. — Je connais, mais on va loin avec cette théorie-là...

Mme LEMOYNE. — Moi, en tout cas, je suis enchantée de ma petite-fille... Vous savez qu'on organise maintenant des conférences à Lausanne pendant le semestre d'été, des excursions, des...

CLAUDE. — Toi, je te vois venir.

Mme LEMOYNE. — Naturellement.

CLAUDE. — Mais je n'ai aucune envie de te prêter ma fille.

EDMÉE. — On en reparlera. *(A Claude :)* Alors, qu'est-ce que tu réponds à M. Junod ? *(A Mme Lemoyne :)* Le pasteur de La Chaux-de-Fonds nous demande de lui indiquer une pension pour son fils, qui vient préparer une licence. Vous savez ? Fred.

CLAUDE. — Si tu crois que nous pouvons décemment lui offrir la petite chambre...

EDMÉE. — Un jeune homme doit pouvoir s'en accommoder, vous ne trouvez pas, mère ?

Mme LEMOYNE. — Mais moi je m'en serais contentée si Francis ne m'avait pas forcée à descendre chez lui. Du reste je suis merveilleusement.

CLAUDE. — Alors je vais lui écrire dans ce sens.

Il sort.

SCÈNE V

EDMÉE, Mme LEMOYNE

Mme LEMOYNE. — Dites-moi, Edmée, Fred est un très jeune homme : est-ce que vous ne craignez pas qu'Osmonde ?...

EDMÉE. — C'est un dadais. Je ne pense pas qu'Osmonde ait beaucoup de goût pour son genre. Non, ce n'est pas ce que je redouterais pour elle.

Mme LEMOYNE. — Est-ce que vous voulez dire que vous avez d'autres craintes ?

EDMÉE. — Oui et non. Tenez, ce monsieur qui a fait votre conquête à l'instant...

Mme LEMOYNE. — Quelle exagération !

EDMÉE. — Eh bien, je ne serais pas autrement surprise qu'il fût en train de tourner la tête à Osmonde.

Mme LEMOYNE, *scandalisée.* — Mais voyons, Edmée.

EDMÉE. — Osmonde n'a pas un goût très vif pour les enfants en général, l'école du dimanche est plutôt une corvée pour elle. Dans ces conditions vous m'avouerez que la sollicitude qu'elle témoigne à ces deux petites filles est assez surprenante.

Mme LEMOYNE. — Osmonde est comme son père, qui a toujours été le dévouement en personne... Enfin je veux dire qu'avec l'exemple qu'elle a toujours eu sous les yeux il n'y a rien d'étonnant à ce quelle ait pris ces pauvres enfants en pitié. Et puis, voyez-vous, Edmée, dans la vie... *(Avec une certaine solennité :)* il faut toujours avoir confiance.

EDMÉE. — Ah ?

Mme LEMOYNE. — Toujours et malgré tout.

EDMÉE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde ?

Mme LEMOYNE. — J'ai vu aussi beaucoup de choses laides autour de moi, Edmée. Eh bien, malgré cette triste expérience...

EDMÉE, *d'une voix tremblante.* — A quoi faites-vous allusion ?

Mme LEMOYNE, *se ressaisissant.* — Oh ! c'est une vieille histoire.

EDMÉE. — Ah oui ?

Mme LEMOYNE. — Mais enfin il aurait pu y avoir... de quoi désespérer.

EDMÉE. — Oui, oui, oui. C'est très curieux que Claude... n'ait jamais fait allusion devant moi à cet événement qui paraît vous avoir bouleversée à l'époque. Non ? Un secret sans doute ? Qui ne lui appartenait pas...

Geste évasif de Mme Lemoyne.

Mme LEMOYNE. — Seulement, bien entendu, si vous avez cette inquiétude...

EDMÉE, *après lui avoir jeté un regard interrogateur.* — Ah ! bon, vous parlez d'Osmonde à présent... je n'y étais pas. Inquiétude, c'est beaucoup dire. Je me méfie, voilà tout.

Mme LEMOYNE. — Il me semble pourtant qu'elle tient tellement de son père...

EDMÉE. — Vous trouvez ?

Mme LEMOYNE. — Au moral en tout cas...

EDMÉE, *d'un ton ambigu.* — Oui, oui...

Mme LEMOYNE. — Comme disait mon pauvre mari : « C'est le même son d'âme. »

EDMÉE. — Je n'ai pas encore eu le privilège d'entendre l'âme de ma fille.

Mme LEMOYNE. — Mais Claude, s'il partageait vos inquiétudes, m'aurait sûrement...

EDMÉE. — Claude vous dit tout ?

Mme LEMOYNE. — Tout ce qu'il a le droit de me dire.

EDMÉE. — Du reste, quand je vois le petit volume qu'il vous expédie chaque semaine...

Mme LEMOYNE. — Je ne pourrai jamais dire assez tout le bien que m'a fait cette correspondance. J'ai relu récemment de vieilles lettres de Claude ; il y en a qui sont si belles, si poignantes que j'ai failli en recopier des passages pour vous.

EDMÉE. — De quand datent ces lettres ?

Mme LEMOYNE. — Des premières années de votre mariage.

EDMÉE. — Et vous dites qu'elles sont poignantes ?

Mme LEMOYNE. — Claude a passé à cette époque par une crise de conscience très douloureuse. Vous savez bien qu'il a même songé un moment à abandonner son ministère.

EDMÉE. — Comment ?

Mme LEMOYNE. — Vous n'allez pas me faire croire que vous ne vous êtes doutée de rien.

EDMÉE. — De rien. Les premiers temps de notre vie conjugale ont été... nous n'étions pas précisément intimes alors. Mais je vous demande encore une fois de me dire avec précision de quand datent ces lettres. Sont-elles antérieures... à dix-neuf cent vingt-huit, par exemple ?

Mme LEMOYNE. — Elles sont toutes antérieures à dix-neuf cent vingt-huit. Pourquoi cette question ?

EDMÉE. — Mère, ce n'est pas la peine de faire semblant, je vous assure. Déjà, tout à l'heure, vous vous êtes..., chut !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE. — Te rappelles-tu l'adresse des Junod ? Je ne peux plus mettre la main sur sa lettre. Est-ce toujours rue Karl-Marx ?

EDMÉE. — Il me semble qu'ils ont déménagé ; vous ne vous rappelez pas, mère ?

Mme LEMOYNE. — Je ne suis pas restée en relations avec eux. Ils sont devenus tout à fait bolchevistes, comme tout le monde à La Chaux-de-Fonds, du reste. Ton père, qui avait tant de bon sens, en était déjà effrayé.

EDMÉE. — C'est étonnant que tu ne retrouves pas cette lettre ; je l'ai mise ce matin dans le dossier des lettres non répondues.

CLAUDE. — Ah bon !...

EDMÉE. — Enfin, Claude, je t'ai dit une fois pour toutes... ayez donc de l'ordre dans cette maison !

CLAUDE. — L'ordre à ce point-là, moi ça me rend fou. Allons, je termine et je reviens.

Il sort.

SCÈNE VII

EDMÉE, Mme LEMOYNE

EDMÉE. — Alors cette crise de conscience... Voyons, Claude n'est pas homme à avoir jamais connu certaines angoisses. Tout est si clair pour lui, si simple. Heureusement, mon Dieu ! qu'est-ce que je serais devenue autrement ?

Mme LEMOYNE. — Nous avons tous une grande dette envers lui, c'est certain.

EDMÉE. — Oh ! mais ce n'est pas du tout de reconnaissance que je veux parler. On ne remercie pas quelqu'un d'être ce qu'il est. *(Avec un accent profond :)* Alors vous êtes sûre que c'est avant dix-neuf cent vingt-huit ?

Mme LEMOYNE. — Après cette époque, au contraire, c'est comme si le calme se faisait ; on dirait qu'il voit une lumière qu'il n'avait pas encore aperçue.

EDMÉE. — Une lumière ?

Mme LEMOYNE. — Oui, celle qui ne se montre que lorsqu'il fait complètement nuit. *(Un silence.)* Pourquoi riez-vous ?

EDMÉE, *sourdement.* — Ah ! c'est beau, les promesses !

Mme LEMOYNE. — Quelles promesses ?

EDMÉE. — Il m'avait promis que vous ne sauriez jamais rien.

Mme LEMOYNE. — Mais enfin, Edmée...

EDMÉE. — Oh, ce n'est plus la peine de chercher à me tromper... Ce secret... notre secret... il l'a... le misérable !...

Mme LEMOYNE. — Lui, un misérable ! vous osez l'insulter !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLAUDE, une lettre à la main.

CLAUDE. — Ma lettre est terminée. Si tu sors, tu pourras la mettre à la poste.

EDMÉE. — C'est dimanche. Je crois qu'elle ne partira plus. D'ailleurs ce n'est pas à un jour près. Ou bien... Tu peux me la donner tout de même... Quelle heure est-il ?

Un mouvement désordonné trahit son bouleversement intérieur.

CLAUDE. — Mais qu'est-ce que tu as, Edmée ?

EDMÉE. — Rien... rien du tout.

CLAUDE. — Maman...

EDMÉE. — Te retrouverai-je tout à l'heure ?

CLAUDE. — Il paraît que Francis doit venir. Je l'attendrai.

EDMÉE. — Oui, mais toi... toi... Je ne resterai pas longtemps. *(Plus bas :)* Je voudrais te retrouver seul, comprends-tu ? Là-bas je m'arrangerai, il y aura bien quelqu'un pour me remplacer.

Mme LEMOYNE. — Moi, Edmée, je serai partie quand vous rentrerez.

EDMÉE. — Au revoir, mère.

Elle sort.

SCÈNE IX

CLAUDE, Mme LEMOYNE

CLAUDE. — Que se passe-t-il ?

Mme LEMOYNE. — Mon pauvre enfant, j'ai commis une imprudence. Je ne sais pas comment j'ai été entraînée... *(Elle est au bord des larmes.)* Au fond, l'étonnant est que ce ne soit pas arrivé beaucoup plus tôt. Edmée vient de découvrir que tu m'avais tout raconté.

Un silence.

CLAUDE, *fortement.* — Tant mieux... Vois-tu, maman, ce mensonge à son égard me pesait terriblement ; combien de fois ne me le suis-je pas reproché ! Si je n'avais pas eu je ne sais quelle vague appréhension, il y a des années que je le lui aurais avoué...

Mme LEMOYNE. — Quel mot !

CLAUDE. — J'avais pris l'engagement de ne rien te dire.

Mme LEMOYNE. — Parce qu'elle l'avait exigé. Mais de quel droit avait-elle émis cette prétention ?

CLAUDE. — N'importe ; j'avais promis.

Mme LEMOYNE. — Enfin rappelle-toi : elle menaçait de partir, peut-être même... Alors ! les promesses qu'on fait à un malade !...

CLAUDE. — En tout cas, depuis qu'Edmée est revenue à la santé, depuis que je l'ai guérie, j'aurais dû tout lui dire ; elle aurait compris. Toi-même, tu dis toujours qu'il faut avoir confiance. D'ailleurs quand j'ai fait cette promesse je comptais la tenir. Et puis, un jour... je ne sais pourquoi... je ne me sentais pas plus seul que d'habitude : je t'ai tout écrit.

Mme LEMOYNE. — Tu n'as pas à t'excuser.

CLAUDE. — Je l'ai traitée comme une enfant.

Mme LEMOYNE. — Et puis enfin, Claude, depuis le temps...

CLAUDE. — Le regard qu'elle avait tout à l'heure quand elle est sortie, oh ! je l'ai bien reconnu... Maman, tout ce que j'avais durement conquis, je viens peut-être de le perdre.

Mme LEMOYNE. — Par ma faute.

CLAUDE. — Non. Je suis seul coupable. Tout à l'heure je lui demanderai de me pardonner.

Mme LEMOYNE. — Tu t'humilierais de la sorte devant celle qui !... moi, d'abord, je sais bien que je ne pourrai jamais lui pardonner.

CLAUDE. — Le pardon, maman, ça n'a de sens qu'entre elle et moi.

Mme LEMOYNE. — Elle ne méritait pas quelqu'un comme toi.

CLAUDE. — Quand je songe à tout ce que ce pardon m'a apporté, à moi... à cette paix intérieure... ce sentiment d'une force qui veut avec vous, mais non pas à votre place... C'est bien depuis ce jour-là que le monde s'est illuminé pour moi. Auparavant je tâtonnais dans la nuit... L'épreuve, maman... Avant ces terribles mois ce mot-là me semblait creux. Mais quand on a vécu ce que j'ai vécu...

Mme LEMOYNE. — Elle s'en est si peu douté !

CLAUDE. — Le meilleur de l'épreuve, c'était justement qu'elle ne comprît pas. J'étais tout seul... avec Lui. Et alors, peu à peu, quand j'ai senti qu'elle reprenait confiance... La façon dont il lui arrivait de me regarder quand elle croyait que je ne faisais pas attention ! Cet appel muet dans ses yeux ! C'était comme si j'aidais quelque chose à vivre... quelque chose de si fragile... quelque chose qui avait tant de chances de mourir. Les premiers temps, quand je rentrais le soir, mais je m'attendais toujours à apprendre qu'elle était partie pour le rejoindre ! Je suis sûr que pendant très longtemps elle y a encore songé... elle a cru qu'elle y songeait. Mais en réalité entre elle et lui il y avait une force. Et puis un jour j'ai eu brusquement la certitude que c'était fini — qu'elle n'y pensait plus — que nous avions gagné. Il ne faut pas pleurer, maman. Je n'aurais pas dû remuer tous ces souvenirs.

Mme LEMOYNE. — Elle va encore te faire du mal.

CLAUDE. — C'était bon autrefois, au temps où nous n'avions pas encore souffert. Mais à présent nous ne pourrions plus. Chacun a porté aussi la croix de l'autre, chacun a saigné pour l'autre. Nous sommes comme enrichis — meilleurs, oui, meilleurs...

Mme LEMOYNE. — Ah ! tu exprimes tout ça si bien !

Elle s'essuie les yeux.

CLAUDE. — On vient de sonner deux coups. Ce doit être Francis ; tu m'excuses ? la bonne est sortie, il faut que j'ouvre moi-même.

Il sort.

Mme LEMOYNE, *seule, à elle-même.* — Trop bon, trop généreux.

Elle secoue la tête d'un air désolé.

SCÈNE X

LES MÊMES, FRANCIS

CLAUDE. — Mon vieux, tu aurais dû venir déjeuner.

FRANCIS. — J'avais un malade à voir à Jouy-en-Josas ; je ne suis rentré qu'à 2 heures.

Mme LEMOYNE. — Quand as-tu déjeuné ?

FRANCIS. — Il y a une demi-heure, au bar automatique. *(A Claude :)* Alors ça va ? Je viens de voir quelqu'un du consistoire qui m'a parlé de toi. Dis donc, mais ils m'ont l'air de te tenir en haute estime ! Il paraît que tu as galvanisé la paroisse, que les membres de ton église ne jurent que par toi.

Mme LEMOYNE. — Pourquoi ne viens-tu jamais l'entendre ?

FRANCIS. — Qu'est-ce que tu veux ? Ce n'est pas ma partie. *(A Claude :)* Maman t'avait prévenu que j'aurais un mot à te dire ?

CLAUDE. — Oui, mais je ne sais pas du tout de quoi il s'agit.

FRANCIS. — Écoute, maman, comme je te l'ai dit... naturellement tu peux rester ; mais tu sais que je vais être obligé d'aborder avec Claude un sujet assez pénible. Je ne voudrais pas te bouleverser inutilement.

Mme LEMOYNE. — Si je ne suis pas de trop, je préférerais...

FRANCIS. — Il s'agit de... Michel Sandier.

CLAUDE. — Ah !

Mouvement de Mme Lemoyne.

FRANCIS. — Michel Sandier est venu récemment me consulter.

Mme LEMOYNE. — C'est inouï.

FRANCIS. — Il n'y a rien là d'extraordinaire ; il sait par les journaux médicaux, qu'il paraît lire assidûment, que mes recherches portent précisément sur l'affection très grave dont il est actuellement atteint.

CLAUDE. — Alors, c'est une affection ?...

FRANCIS, *à mi-voix.* — Oui. Incurable dans l'état actuel des choses. *(Haut :)* Il avait d'ailleurs une autre raison pour tenir à me voir, moi.

Mme LEMOYNE. — Ah !

FRANCIS. — Maman, tu vois bien que Claude a du sang-froid.

Mme LEMOYNE. — Il en a trop. Moi, rien que le nom de ce misérable...

FRANCIS. — Michel Sandier n'a plus que peu de temps à vivre, et il se sait perdu. Je dois même dire qu'il envisage sa situation avec une lucidité et un calme qui m'ont frappé.

Mme LEMOYNE. — Probablement une espèce de pose.

CLAUDE. — Maman !

FRANCIS. — Il a mené depuis des années une existence sur laquelle je ne lui ai pas demandé de s'appesantir, mais qui n'est naturellement pas étrangère à son état présent.

CLAUDE. — Et alors ?

FRANCIS. — Il paraît avoir été conduit à faire sur lui-même, sur le passé, certains retours... ou en tout cas...

CLAUDE. — C'est à propos d'Osmonde ?

FRANCIS. — Oui.

Mme LEMOYNE. — Enfin, tu ne veux pas dire ?...

FRANCIS. — Il a procédé très prudemment, mais je le voyais venir. Il m'a dit incidemment qu'il t'avait connu autrefois et qu'il avait eu l'occasion de t'entendre... dans je ne sais quel temple.

CLAUDE. — Il s'est informé d'Edmée ?

FRANCIS. — Il m'a simplement demandé si « ma belle-sœur allait bien aussi ». C'était très difficile

pour lui d'aller plus loin ; d'abord, n'est-ce pas ? Il n'avait aucune raison de supposer que j'étais au courant du passé, et puis de toutes façons... Je voyais ce malheureux se débattre avec ces questions qui ne sortaient pas. Il ne faut pas m'en vouloir si je lui ai un peu tendu la perche.

Mme Lemoyne. — Mais, Francis !...

Francis. — Je lui ai simplement dit : « Mais c'est vrai, il me semble vous avoir rencontré autrefois à Saint-Loup-de-Talvas, quand mon frère y était pasteur. » Rien de plus. C'est curieux la puissance d'un nom. Il est devenu tout pâle. Il se taisait, il avait les yeux baissés comme ça et il me dit : « Oui, j'avais une maison à Saint-Loup. » Moi, je fais semblant de me rappeler tout d'un coup. « Tiens, oui, c'est vrai, je me souviens : cette grande maison au-dessus du village ; vous l'avez toujours ? — Non, je l'ai vendue. — On avait une belle vue de là-haut. » Il se tait de nouveau. Nous étions debout, tu comprends. L'examen était fini, naturellement. Je fais un pas vers la porte, il ne bouge pas. « Avez-vous encore quelque chose à me demander ? — Oui », comme dans un souffle. Il me prend les mains, et il me regarde anxieusement dans les yeux comme pour découvrir ce que je sais. Je ne bronche pas. Alors lui : « Est-ce que vraiment vous n'avez aucune idée de ce que j'ai à vous demander ? » Que fallait-il répondre ? Si vous saviez comme j'avais peu envie de jouer plus longtemps à cache-cache avec ce mourant...

Mme Lemoyne. — Je suis sûre qu'il n'est pas si malade que tu veux bien le dire.

Francis. — Il n'a plus que quelques mois à vivre, et il le sait.

Claude. — Alors ?

Francis. — Eh bien ! je lui ai dit qu'il n'avait rien à m'apprendre. Oh ! Claude fera ce que bon lui semblera. Il est entièrement libre. J'estime que moi je ne pouvais pas agir autrement.

Claude, *à Francis.* — Tu as eu raison.

Mme Lemoyne. — Tu étais censé ne rien savoir, c'est même une trahison à l'égard de moi.

Claude. — Quelle hypocrisie !

Francis. — Je termine. Il demande à voir sa fille avant de mourir.

Mme Lemoyne. — Enfin, quels droits a-t-il sur cette enfant ?

Francis. — C'est une autre question.

Mme Lemoyne. — C'est la seule ! D'ailleurs, tu n'avais pas le droit de te charger de cette commission.

Claude. — Maman, tu dis trop souvent qu'on a le droit, qu'on n'a pas le droit.

Mme Lemoyne, *à Francis.* — Tu connais ton frère, tu sais qu'il est trop bon, trop généreux. Je le lui disais encore tout à l'heure.

Francis. — En ce moment tu préjuges sa décision.

Mme Lemoyne. — Oh ! je connais mon Claude.

Francis. — Nous n'avons pas à l'influencer.

Mme Lemoyne. — On ne m'empêchera pas de donner mon avis.

Francis. — Ça n'a pas de sens.

Mme Lemoyne. — Mon avis formel.

Francis. — Personne ne peut se mettre à sa place.

Mme Lemoyne. — Sa mère le peut. Voir sa fille ? il n'a tout de même pas la prétention qu'on aille révéler à notre petite chérie...

Claude. — Il peut voir Osmonde ici, en visite, comme n'importe qui.

Mme Lemoyne. — Tu ne peux pas laisser cet homme entrer chez toi. Ce serait scandaleux... ce serait immoral. Enfin, Francis...

Francis. — Je n'ai rien dit.

Claude. — Maman, j'ai pardonné.

Mme Lemoyne. — A elle peut-être.

Claude. — A elle sûrement.

Mme Lemoyne. — Pas à lui.

Claude. — C'est-à-dire que la vie ne m'avait pas encore forcé à me le demander.

Mme Lemoyne. — S'il n'avait pas la chance d'être malade...

Francis. — Oh ! maman.

Mme Lemoyne. — Et tu crois qu'il se contentera de voir Osmonde en visite ? Dieu sait quelle prétention il émettra par la suite !

Claude. — C'est une épreuve qui se présente à moi : je dois la vivre au jour le jour.

Francis. — Ici je ne te suis plus, mon vieux. Il ne faut tout de même pas se laisser entraîner dans un engrenage. Tu dois garder ta pleine liberté d'action.

Claude. — Ecoutez, il m'est intolérable de discuter plus longtemps là-dessus... en dehors d'Edmée.

Francis. — Il serait pourtant fichtrement imprudent de la mettre au courant. Ah ! réfléchis, mon petit ! Tu risques de la bouleverser dangereusement. C'est un cas où j'estime que tu peux et que tu dois décider seul.

Claude. — Je ne suis pas de cet avis.

Francis. — Comprends-moi bien ; je ne redoute pas une minute que mise en présence de ce malheureux elle puisse éprouver l'ombre d'un je ne sais quoi de...

Claude. — Francis !

Francis. — Mais du dégoût, une espèce d'horreur, ça, dame... et alors, pense aux répercussions possibles d'une pareille secousse sur une organisation fragile. Je te demande pardon, mon vieux, mais enfin tu sais parfaitement que ta femme n'est pas ce qu'on peut appeler une nature équilibrée ; et tu vas de gaîté de cœur l'exposer à un risque pareil ? Il ne peut pas être question qu'elle le revoie ; et même lui répéter simplement ce que je t'ai dit je trouve ça...

Claude, *douloureusement.* — Osmonde est leur fille... et puis... non, je ne peux pas prendre cette responsabilité pour elle.

Francis. — Permets, permets ; sous un prétexte quelconque Michel vient te voir un jour où ta femme est sortie...

Mme Lemoyne. — Je m'en vais.

Francis. — ... Maman, voyons... et où Osmonde est à la maison.

Claude. — Et Osmonde devra cacher cette visite à sa mère ?

Francis. — Là, il y a une petite difficulté, je te l'accorde. Un biais à trouver...

Claude. — Je ne le chercherai pas.

Francis. — Oui ; eh bien, je ne...

CLAUDE. — Plutôt que de mentir encore à Edmée j'aimerais mieux refuser carrément.

FRANCIS. — Dans ce cas-là, refuse en effet. Ce pauvre diable, après tout...

CLAUDE. — C'est toute notre relation qui est en jeu. Si j'ai réussi à créer entre nous de la confiance, de l'intimité, vous...

FRANCIS. — Tu risques de remettre tout ça en question.

CLAUDE. — Comment ?

FRANCIS. — Je n'en sais rien, mais je le sens.

Mme LEMOYNE. — Enfin, pendant toutes ces années s'est-il soucié d'Osmonde ?

FRANCIS. — Que veux-tu ? il avait des compensations. A présent c'est moins drôle ; et puis il faut prendre ça comme une obsession de malade.

CLAUDE, *à Francis.* — Tu m'as blessé tout à l'heure en parlant d'Edmée comme tu l'as fait. Il me semble pourtant qu'elle a prouvé ce qu'elle vaut. Enfin regarde sa vie ! Est-il possible de s'acquitter plus complètement de ses devoirs, de mener une existence plus remplie, plus utile ?...

FRANCIS. — Eh bien, c'est peut-être ça qui me fait peur, justement.

CLAUDE. — Comment ?

FRANCIS. — C'est cette vie exemplaire, oui, c'est cette austérité, cette régularité qui m'inquiètent. Tout ça, je ne sais pas, moi, c'est une espèce de sommeil. Il me semble quelquefois que ta femme dort sa vie. *(Ils n'ont pas pris garde qu'Edmée est entrée ; brusquement ils découvrent qu'elle est là.)* Eh ! bonjour, Edmée !

Un silence.

SCÈNE XI

LES MÊMES, EDMEE

Mme LEMOYNE, *avec un empressement factice.* — Alors, cette Union de jeunes filles ? comme vous rentrez de bonne heure, Edmée !

EDMÉE. — On n'avait pas besoin de moi.

Mme LEMOYNE. — C'est dommage que vous vous soyez dérangée pour rien. Heureusement avec le 28... ces autobus sont si commodes... *(Un silence.)* Est-ce qu'il pleut en ce moment ?

EDMÉE. — Je ne sais pas, peut-être quelques gouttes, je n'ai pas fait attention. Vous m'aviez tous l'air très animés quand je suis entrée.

Mme LEMOYNE. — Mais c'est-à-dire...

CLAUDE. — Je te raconterai.

Mme LEMOYNE. — Oui, oui, il vous racontera.

EDMÉE, *à Francis.* — Je vous enverrai peut-être un de ces jours une petite qui vient à mon ouvroir et qui m'a tout l'air de faire de la tuberculose.

FRANCIS, *qui s'est levé.* — A votre disposition. Tu viens, maman ?

EDMÉE. — Vous vous sauvez déjà ?

Mme LEMOYNE. — Quand se revoit-on ?

FRANCIS. — Venez dîner un de ces jours.

Mme LEMOYNE. — Mais tu n'as pas peur qu'Eugénie ?... Elle n'a pas l'air très bien disposée en ce moment ; trois couverts de plus...

La suite se perd. Claude et Edmée les accompagnent et reviennent aussitôt.

SCÈNE XII

CLAUDE, EDMEE

CLAUDE. — Je suis content que tu sois rentrée de bonne heure.

EDMÉE. — Ecoute-moi un instant, Claude.

CLAUDE, *la regardant.* — Oui, je sais.

EDMÉE. — A propos de ta mère ?

CLAUDE. — Oui.

EDMÉE. — D'abord ça m'a bouleversée. Non, laisse-moi finir, mon chéri. *(Elle lui a pris les mains.)* Et puis j'ai réfléchi. J'ai eu probablement tort à ce moment-là d'exiger cette promesse. Mais l'idée que quelqu'un saurait m'était épouvantable.

CLAUDE. — Oui, oui.

EDMÉE. — Surtout ta mère. Elle vous juge tellement, avec ses airs d'indulgence.

CLAUDE. — Edmée !

EDMÉE. — Enfin, n'importe. Qu'il n'en soit plus question, voilà tout.

CLAUDE. — Ma chérie, c'est si généreux de ta part. J'avais peur que tu...

EDMÉE. — Ne parle pas de générosité, veux-tu?... Evidemment tu n'avais pas d'obligation envers moi, c'était fou de croire le contraire.

CLAUDE. — Quand j'ai pris cet engagement, je t'affirme...

EDMÉE. — Oui, au moment même. Mais ne discutons pas, je te répète que je comprends, ou en tout cas...

CLAUDE. — Tu me pardonnes ?

EDMÉE. — Ne te moque pas de moi, Claude.

CLAUDE. — Je disais encore tout à l'heure à maman...

EDMÉE. — Est-ce que vous parliez de ça tous les trois quand je suis entrée ? Va, j'aime mieux que tu ne me répondes pas. Alors ton frère aussi, naturellement.

Un silence, ses mains se crispent.

CLAUDE. — Quand tu me reproches d'avoir abusé d'une espèce de soi-disant supériorité...

EDMÉE. — Je ne te reproche rien. Le fond d'une situation est ce qu'il est. *(Accentuant le mot :)* Tu m'as tout de même « pardonné ».

CLAUDE. — Ma chérie, tu sais pourtant bien ce que ce mot signifie à mes yeux, je t'ai expliqué.

EDMÉE. — Oui, tu m'as expliqué des tas de choses.

CLAUDE. — Quels remords tu me donnes ! sans ce mensonge...

EDMÉE. — Il y a seulement une question que je voudrais te poser. Ta mère a fait tout à l'heure allusion devant moi à une crise de conscience par laquelle tu aurais passé à un moment donné... Ce n'est pas pour te reprocher de ne m'avoir pas mise alors dans la confidence... Non ; c'est seulement à propos de la date.

CLAUDE. — Comment ?

EDMÉE. — A quelle époque as-tu traversé ces angoisses ?

CLAUDE. — Ça ne se laisse pas dater comme une maladie physique.

EDMÉE. — Pourquoi as-tu l'air embarrassé ?

CLAUDE. — Non, pas du tout. Ce doit être en 1927.

EDMÉE. — Donc à un moment où tu n'avais encore aucun soupçon ?

CLAUDE. — Aucun.

EDMÉE. — Et c'est par la suite que tes inquiétudes se sont dissipées ?

CLAUDE. — Mais, tu comprends bien, ça n'a pas été l'affaire d'un jour ou d'un mois... Ç'a été plutôt comme une lente transformation de moi-même, une sorte d'éclosion.

EDMÉE. — N'y ai-je été pour rien ?

CLAUDE. — Comment ?

EDMÉE. — Moi... enfin ce que j'ai fait contre toi... ma trahison envers toi... Est-ce un simple hasard si c'est après avoir appris la vérité que tu as retrouvé... ta confiance en Dieu ?

CLAUDE. — Il m'est impossible de te répondre. Un hasard... non, ce n'est sûrement pas un hasard.

EDMÉE. — C'est tout ce que je voulais savoir.

CLAUDE. — Je ne pense pas qu'il y ait du hasard dans ce domaine-là. *(Edmée ne répond pas, elle est allée chercher un ouvrage sur lequel elle se penche.)* Je voudrais tant te faire saisir ce qui s'est passé alors en moi.

EDMÉE. — Peut-être est-ce trop difficile.

CLAUDE. — Dans les premiers temps de notre mariage...

EDMÉE, *relevant la tête vers lui.* — Tu tiens vraiment à revenir là-dessus ?

CLAUDE. — C'était comme si je n'arrivais jamais à t'atteindre ; je sentais que j'étais toujours à côté. Tu ne m'écoutes pas.

EDMÉE. — Mais si, mais si.

CLAUDE. — Ce manque de contact entre nous m'était atroce. Il me semblait que le don essentiel me faisait défaut. Avec cela tu te rappelles toutes les déceptions que j'ai eues à Saint-Loup, avec mes catéchumènes ; l'histoire de la petite Génévrier.

EDMÉE, *toujours penchée sur son ouvrage.* — Je vois mal le rapport.

CLAUDE. — Mais tout se tient. Ces doutes dont tu parles, c'est au fond sur mes aptitudes, sur ma vocation, si tu veux, qu'ils portaient.

EDMÉE. — Oui, j'étais... un de tes ratés.

CLAUDE. — Tu sais comme je suis peu sûr de moi.

EDMÉE. — Non, je ne sais pas...

CLAUDE. — Et alors de proche en proche... Quand on n'a plus foi en soi-même c'est comme si le sol se dérobait sous vos pas. Il ne reste rien... Naturellement, je ne ressentais pas ça tout le temps. C'était plutôt comme des accès de découragement de plus en plus fréquents. Chacun me laissait diminué intérieurement, affaibli, effrayé de ma faiblesse. Tu saisis ?

EDMÉE. — Vaguement.

CLAUDE. — Alors est survenue cette...

Il a un geste.

EDMÉE. — Epreuve.

CLAUDE. — Cette fois, c'était vraiment le vide absolu. J'étais complètement seul. Ma femme, mon enfant me manquaient à la fois. Il me sembla d'abord que je n'y résisterais pas. C'est vrai, tu sais. Et puis, peu à peu ç'a été comme si une lumière se montrait.

EDMÉE. — Décidément !

CLAUDE. — Quoi ?

EDMÉE. — Je constate seulement qu'il n'y a pas deux façons de dire ces choses-là.

CLAUDE. — Ce qui arrivait là avait un sens. C'était comme un appel lancé au plus profond de moi-même. Il fallait le comprendre.

EDMÉE. — Dieu te parlait.

CLAUDE. — Pour la première fois j'étais mis en présence de moi-même, j'allais avoir à découvrir à qui j'avais affaire, et c'est peut-être le sentiment de mon infinie faiblesse qui m'a sauvé.

EDMÉE. — Au fond, c'est toi seul qui étais important, bien entendu.

CLAUDE. — J'ai prié avec une ferveur que je ne me connaissais pas.

EDMÉE. — Pour qui priais-tu ?

CLAUDE. — Pour nous deux, pour que Dieu me donnât la force de t'être secourable, et petit à petit j'ai eu comme le sentiment que ma souffrance tendait à se changer en une force vivante et efficace.

EDMÉE. — Oui... En somme...

CLAUDE. — Qu'y a-t-il ?

EDMÉE. — Rien. Je trouve tout ça merveilleux.

Un silence.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OSMONDE

CLAUDE. — Vous avez fait une bonne promenade ?

EDMÉE. — Qui t'a ouvert ?

OSMONDE. — Félicie est rentrée. Il pleut. Les petites étaient fatiguées, elles en avaient assez.

EDMÉE. — Que vas-tu faire à présent ?

OSMONDE. — Je suis venue chercher un livre pour leur faire un peu la lecture.

EDMÉE. — N'oublie pas Mlle Gentil à 5 heures... Osmonde !

OSMONDE, *nerveuse.* — Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

EDMÉE. — Est-ce que tu ne crois pas qu'on pourrait suggérer à ce monsieur de prendre une gouvernante ?

OSMONDE. — Enfin, maman...

EDMÉE. — Tu déploies là une complaisance qui n'est pas dans ton caractère.

OSMONDE. — Papa, je te fais juge...

EDMÉE. — Ces petites sont quelconques, tu me l'as dit toi-même.

OSMONDE. — Elles sont très mignonnes.

EDMÉE. — Enfin je suis décidée à écrire à M. Mégal que tes occupations ne te permettent pas de te consacrer plus longtemps à ses enfants.

OSMONDE. — Ce sera un mensonge.

EDMÉE. — Ce sera rigoureusement exact.

OSMONDE. — Papa, je te demande de m'écouter ce soir cinq minutes. Rien que cinq minutes. N'est-ce pas ?

Elle sort.

SCÈNE XIV

CLAUDE, EDMÉE

CLAUDE. — Je n'y suis pas du tout.

EDMÉE. — Il faudrait pourtant voir clair.

Un silence.

CLAUDE, *d'une voix mal assurée.* — J'avais autre chose à te dire. A propos de ce que Francis est venu m'apprendre tout à l'heure.

EDMÉE. — Eh bien ?

CLAUDE, *comme à lui-même.* — Mon Dieu ! c'est peut-être lui qui avait raison... mais je ne peux pas.

EDMÉE. — C'est donc si grave ?

CLAUDE. — C'est angoissant.

EDMÉE, *elle se rapproche de lui, avec douceur.* — Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE. — Ah ! j'ai besoin de ta tendresse.

EDMÉE, *amèrement.* — Si j'en étais sûre...

CLAUDE. — Eh bien... il a été consulter Francis, il est très malade.

EDMÉE. — De qui parles-tu ? *(Claude la regarde fixement.)* Ah !...

CLAUDE. — Francis dit que son état est extrêmement grave. Il paraît qu'il est méconnaissable. Et il demande à voir la petite... une fois.

EDMÉE. — Il faut refuser.

CLAUDE. — Je ne sais pas.

EDMÉE, *avec énergie.* — Il faut refuser.

CLAUDE. — Pourquoi faut-il refuser ?

EDMÉE. — Je ne peux pas l'expliquer, mais j'en suis sûre. Ce n'est pas possible, enfin, tu le sens bien.

CLAUDE. — Écoute, ma chérie, je n'ai pas le droit de te cacher la vérité. Francis dit qu'il est condamné à très bref délai. Comprends-moi. Tu as peut-être raison, je ne sais pas. Mais enfin es-tu tout à fait sûre que ce n'est pas une espèce de lâcheté ?... *(Edmée a une sorte de frémissement.)* Tu ne le verrais pas. Il viendrait en visite un jour où tu serais sortie.

EDMÉE. — Tu as déjà tout arrangé dans ta tête ! Mais c'est épouvantable. Mais qui es-tu donc ? mais tu n'es pas un homme.

CLAUDE. — C'est un mourant.

EDMÉE. — Alors, pour toi le passé est aboli, non avenu. Qu'il m'ait serrée dans ses bras, qu'il m'ait pressée contre son cœur...

CLAUDE. — Tais-toi.

EDMÉE. — Oh ! tu peux tout entendre. Ce n'est pas le sang-froid qui te manque quand il s'agit de moi.

CLAUDE. — Mais c'est monstrueux, Edmée, ce que tu dis là...

EDMÉE. — Cette grandeur d'âme à bon marché me fait horreur.

CLAUDE. — A bon marché ! Mais quand je t'ai pardonné...

EDMÉE. — Si tu ne m'as pas pardonné parce que tu m'aimais, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ton pardon ?

Elle éclate en sanglots.

RIDEAU

ACTE II

Le soir du même jour. Le cabinet de travail de Claude. Une longue pièce étroite avec de hautes bibliothèques pleines d'in-octavo brochés ; au milieu une table-bureau encombrée de papiers sur laquelle est placée une lampe à pétrole. Il est huit heures. Claude est assis et lit. On frappe à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, OSMONDE

CLAUDE. — Qu'est-ce que c'est ?

OSMONDE, *à la cantonade.* — C'est moi, papa.

CLAUDE. — Entre, ma petite. *(Osmonde entre à gauche.)* Eh bien ! voyons, qu'est-ce qu'il y a ? D'abord, est-ce que tu ne crois pas que ce n'est pas très gentil pour maman de tenir à me parler à part ? *(Mouvement d'Osmonde.)* Si je lui demandais de venir aussi, hein ?

OSMONDE. — Dans ce cas-là je m'en irais.

CLAUDE. — Osmonde !

OSMONDE. — C'est justement à propos de maman... enfin de maman et de moi... Alors, tu comprends... Vois-tu, papa, je ne suis pas heureuse.

CLAUDE. — Ma chérie !

OSMONDE. — Oh ! mais pas heureuse du tout. L'autre jour, à la réunion de prières, tu disais que notre bonheur est en nous.

CLAUDE. — Tu sais bien que c'est vrai.

OSMONDE. — Pour moi, en tout cas, ce n'est pas vrai... il me semble qu'il n'y a en moi que de quoi me faire souffrir. Ou s'il y a autre chose c'est tellement caché, tellement... Oh ! maman sait bien que je ne suis pas heureuse, et je crois qu'elle m'en veut.

CLAUDE. — Mais enfin, qu'est-ce qui te... y a-t-il une raison spéciale ?

OSMONDE. — Il y aurait plutôt toutes les raisons. Je te demande pardon, je te fais de la peine en ce moment.

CLAUDE. — Ma chérie, il faut tout me dire... et même pourquoi ne m'avoir pas parlé plus tôt ? est-ce que tu ne crois pas que c'est affreux pour moi ?

OSMONDE. — Je t'en prie.

CLAUDE. — Enfin je devrais pourtant voir clair en toi... Si même les cœurs les plus proches sont impénétrables...

OSMONDE. — Ce doit être justement parce que je suis trop près... Tu me demandes pourquoi je ne t'ai pas parlé plus tôt. Il m'est bien difficile de te répondre.

CLAUDE, *amèrement.* — Tu n'avais pas confiance en moi, probablement.

OSMONDE. — Oh ! si, papa, je n'ai confiance qu'en toi.

CLAUDE. — Et ta mère, Osmonde ?

OSMONDE. — Maman, c'est quelqu'un qui ne vous aide jamais. D'abord elle juge tellement tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait ; et moi ça me paralyse, mais à un point... Et toi tu es si occupé, tu as tant de soucis, toutes ces misères à soulager. On dirait toujours qu'on te vole à quelqu'un. Et puis, évidemment, à côté de tout ce que tu vois...

CLAUDE. — Tu me dis que tu as toutes les raisons de ne pas être heureuse.

OSMONDE. — Ça veut dire que lorsque je regarde devant moi je ne vois rien, la vie ne m'attire pas.

CLAUDE. — Comment ?

OSMONDE. — Oui, pour toi la vie, n'est-ce pas ? c'est un cadeau de Dieu, quelque chose de grand, de magnifique ; la vie ! quand tu dis ce mot-là ta voix tremble. Et moi, au contraire, ça me paraît dérisoire, insignifiant. Ma vie...

CLAUDE. — Pourtant tu as devant toi...

Il a un geste.

OSMONDE. — Le mariage... les enfants... c'est ça que tu veux dire ?

CLAUDE. — Oui.

Un silence.

OSMONDE. — Regarde autour de nous. Henriette Bellanger, Jeanne Schild... elles sont mariées, elles ont des enfants... je ne trouve rien à envier dans ces vies-là. Pas seulement à envier. Rien d'intéressant.

CLAUDE. — Tu ne crois pas que c'est bien superficiel de juger comme tu le fais ?

OSMONDE. — Elles ont des existences étroites, difficiles...

CLAUDE. — Alors c'est ça ?

OSMONDE, *nerveuse.* — Mais laisse-moi donc t'expliquer... Admettons qu'elles soient heureuses, je n'en sais rien ; ça veut dire qu'elles ont des maris qui ne les trompent pas...

CLAUDE. — Ma chérie !

OSMONDE. — Des enfants qui poussent sans trop de peine, avec seulement deux ou trois maladies en moyenne chaque année. Non, moi, ça ne me dit rien. Je ne vois pas à quoi riment ces existences-là. Si la mienne doit être taillée sur le même patron...

CLAUDE. — Mais il n'y a pas de patron. Chacune de ces vies a sa beauté secrète.

OSMONDE. — Secrète, oui, tu peux le dire !

CLAUDE. — Son originalité intime, il faudrait la vivre pour pouvoir l'apprécier.

OSMONDE. — Merci : la mienne me suffit... Tout de même, si ce n'étaient que des exemplaires tirés par milliers, par millions, comme des journaux, comme des tracts... Oui, c'est ça ; des tracts.

CLAUDE. — Est-ce qu'il n'y aurait pas un petit peu d'orgueil au fond de tout ça ?

OSMONDE. — Tu sais, sans l'orgueil...

CLAUDE. — Se conformer aux lois de la vie, les faire siennes, les vouloir à son tour...

OSMONDE. — C'est un mot. Qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas...

CLAUDE. — Ce n'est pas un mot, ma chérie, c'est une grande vérité. Recevoir pour donner.

OSMONDE. — Recevoir quoi ? donner quoi ? Et puis, justement, si c'est pour transmettre à d'autres

qui transmettront à leur tour, à quoi bon ce jeu ? cette course perpétuelle dans le brouillard ?

CLAUDE, *l'attirant à lui.* — Alors, ce désarroi, au fond, ça signifie que tu...

OSMONDE. — Quand on est comme moi il faudrait pouvoir trouver un appui dans la foi des autres... Jusqu'à présent ta foi m'a soutenue, ta foi à toi... Mais quand on est trop angoissé ça ne suffit pas. En ce moment...

CLAUDE. — Alors, tu as une tristesse ?

OSMONDE. — Pas une tristesse.

CLAUDE. — Une inquiétude ?

OSMONDE. — Plutôt.

CLAUDE, *machinalement il a tiré sa montre.* — Tu ne veux pas me la dire ?

OSMONDE. — Tu as regardé ta montre ?

CLAUDE. — Tu sais bien que je suis forcé de sortir tout à l'heure.

OSMONDE, *amèrement.* — Tu as trop d'obligations, papa... Sentir qu'on n'est qu'un numéro entre la fille mère de la rue de l'Ouest et la paralytique de l'avenue du Maine... si tu crois que c'est ça qui facilite les confidences... Et puis, c'est peut-être aussi que tu en reçois trop de tout le monde... C'est presque ton métier. Ça me glace un peu.

CLAUDE. — Mais, ma chérie, voyons, toi, tu sais bien que c'est tout spécial.

OSMONDE. — Oui, enfin, je suis hors série.

CLAUDE. — Tu parles comme ta mère.

OSMONDE. — Ah ! tu trouves ?

CLAUDE. — Oui ; du reste, quand elle avait ton âge...

OSMONDE. — Eh bien, ça ne va pas avoir l'air gentil du tout, mais je t'avoue que l'idée d'épouser même quelqu'un comme toi... quelqu'un qui aurait une âme comme la tienne... ça me ferait peur. Et alors, épouser un médiocre ce serait encore pire. La vie est effrayante.

CLAUDE. — Mais cette inquiétude, ma chérie...

OSMONDE. — Oh ! je sais tout ce que tu vas me dire. Tu as fait un sermon là-dessus le mois dernier.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE. — On a sonné, Osmonde, et tu sais que Félicie est sortie.

OSMONDE. — A cette heure-ci ? qui est-ce que ça peut être ?

Elle sort. Un silence.

EDMÉE. — Tu sors, ce soir ?

CLAUDE. — Oui, mais il est trop tôt. Forstmeyer ne sera chez lui qu'à 10 heures.

EDMÉE. — L'idée de te faire venir à une heure pareille...

CLAUDE. — Il se ménage si peu lui-même...

EDMÉE. — Du reste, pour l'intérêt que présentera cette conversation...

CLAUDE. — Il y a tout de même là une grande idée.

EDMÉE. — Surtout de grands mots... Cette fusion des Eglises... d'ailleurs, au fond, tu n'y crois pas plus que moi.

CLAUDE. — Si nous n'y croyons pas il est certain qu'elle ne se fera pas.

OSMONDE, *rentrant.* — C'est Eugénie qui apporte une lettre d'oncle Francis pour toi, papa.

EDMÉE. — Tiens !

CLAUDE. — Il y a une réponse ?

OSMONDE. — Eugénie ne sait pas. Elle est furieuse qu'on lui donne une course à faire un dimanche. *(Claude a ouvert la lettre. Edmée lit par-dessus son épaule : elle a un violent sursaut.)* Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

EDMÉE. — Ce n'est pas possible !

CLAUDE. — Osmonde, veux-tu dire à Eugénie qu'il n'y a pas de réponse ?

Osmonde sort.

EDMÉE. — On ne peut pas courir ce risque. Fais dire au concierge que tu es sorti... ou que je suis souffrante... enfin, ce que tu voudras ; mais s'il vient qu'on ne le laisse pas monter.

CLAUDE. — C'est impossible. Qu'est-ce que ce serait que ce mensonge ?

EDMÉE. — Tu mens à ta femme, pas à ton concierge. Et puis d'abord, puisque tu dois réellement sortir... Claude, c'est un malade.

CLAUDE. — Justement.

EDMÉE. — Enfin, tu vois bien, il est retourné tout à l'heure chez ton frère. C'est une obsession. C'est un fou ; je m'oppose à ce qu'il entre ici.

CLAUDE. — Ma chérie, un peu de sang-froid.

EDMÉE. — Encore ! Claude, nous marchons sur la tête. Mais si, moi, je consentais à recevoir cet homme, ton devoir serait de t'y opposer. *(A Osmonde, qui rentre à ce moment :)* Laisse-nous un instant, ma petite.

OSMONDE. — Vous parliez de moi ?

EDMÉE. — Il n'est pas question de toi.

OSMONDE. — Papa, tu ne répètes pas ce que je t'ai dit ?

EDMÉE. — Qu'est-ce que c'est encore que ces secrets ?

CLAUDE, *à Osmonde.* — C'est à propos de cette lettre que je viens de recevoir.

EDMÉE. — Tu n'as pas d'explications à donner.

OSMONDE. — Vous avez l'air bouleversés.

CLAUDE. — Mais non, un peu... embarrassés ; ta mère et moi nous ne sommes pas tout à fait d'accord.

Osmonde les regarde avec méfiance et sort lentement.

EDMÉE. — Tu m'as entendue, je m'oppose à ce que cet homme entre ici.

CLAUDE. — J'attends que tu sois calme.

EDMÉE. — Toi, quand je pense que je ne t'ai jamais vu en colère !... *(Elle est en proie à une sorte de tremblement nerveux.)* Si tu crois que je ne devine pas ce que tu penses en ce moment ! tu me méprises parce que je suis bouleversée.

CLAUDE, *à voix basse.* — Ma chérie, mais ta croix, je la porte avec toi.

EDMÉE. — Claude, tu es mon mari, tu n'es pas un prêtre.

CLAUDE, *de même.* — Ce qui nous arrive là est voulu ; cela ne peut pas être... un accident. Edmée, cette épreuve...

EDMÉE. — Toujours cet horrible mot !

CLAUDE. — Nous devons la vivre en chrétiens.

EDMÉE. — Tu n'as pas de quoi la vivre en homme.

CLAUDE, *à mi-voix.* — Tu ne veux pas prier avec moi ?

EDMÉE, *sur un ton de supplication.* — Fais dire que tu n'es pas là. Osmonde ! *(Elle sort. Claude reste seul, il se concentre dans une méditation silencieuse, ses mains se joignent, un long silence. Edmée, rentrant.)* Je ne sais pas où elle est, je descends. *(Claude ne répond pas.)* Claude ! mais enfin pourquoi ?... est-ce pour lui ou pour nous ?

CLAUDE. — Si nous reculons devant cette rencontre, cela prouvera... je ne sais pas... que le passé n'est pas mort, que nous ne l'avons pas surmonté. Ce serait lâche... ce ne serait pas digne de nous. Voyons, de quoi as-tu peur ?

EDMÉE. — De tout.

CLAUDE. — Quelqu'un a dit : « La peur est le signe du devoir. »

EDMÉE. — Mon Dieu, tu raisonnes, tu fais des citations. Le devoir ! Qu'est-ce que le devoir a à faire là-dedans ? Ah ! écoute ! si c'était tout de même une comédie que tu te joues à toi-même, une espèce de pose !

CLAUDE. — Une comédie...

EDMÉE. — Sans que tu t'en doutes.

CLAUDE. — Voilà où nous en sommes !

On entend la voix d'Osmonde à la cantonade : « Mais donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur, mon père est là, je vais lui demander. »

OSMONDE, *entrant.* — Papa, c'est un monsieur qui voudrait te voir.

Claude pâlit.

EDMÉE, *les yeux fixés sur Claude.* — Le nom de ce monsieur ?

OSMONDE. — M. Sandier.

EDMÉE. — Où étais-tu à l'instant, s'il te plaît ?

OSMONDE. — Je suis juste allée dire bonsoir aux petites d'en haut.

EDMÉE. — Ah ! bien...

OSMONDE. — Ce monsieur montait l'escalier quand je suis redescendue... J'avais pris la clef, il est entré avec moi.

EDMÉE. — Alors, Claude, nous recevons ce monsieur ?

Geste vague de Claude.

OSMONDE, *à Claude.* — Mais qu'est-ce que tu as ?

EDMÉE. — Ton père n'est pas tout à fait bien.

OSMONDE, *allant à Claude, tendrement.* — Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE. — Une sorte de vertige.

OSMONDE. — Je vais dire à ce monsieur que tu ne peux pas le recevoir.

Un silence.

EDMÉE, *comme malgré elle.* — Non, qu'il entre... C'est quelqu'un que nous avons connu autrefois, ton père et moi.

Osmonde sort, on l'entend dire : « Monsieur, si vous voulez bien entrer par ici... »

SCÈNE III

LES MÊMES, MICHEL

Michel Sandier est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de haute taille, mais voûté, son visage est profondément creusé par la maladie.

MICHEL, *s'inclinant.* — Madame... monsieur... Je suis confus de me présenter à cette heure indue.

CLAUDE. — Mon frère m'avait prévenu que nous aurions peut-être le plaisir de vous voir ce soir... Inutile, n'est-ce pas, de vous présenter notre fille ? La présentation s'est faite toute seule.

MICHEL, *se tournant vers Osmonde.* — En effet, c'est mademoiselle qui...

CLAUDE. — J'ai cru comprendre que vous étiez seulement de passage à Paris ?

MICHEL. — Oui, il se peut que je reparte dès demain.

EDMÉE, *avec effort.* — Et vous êtes ici depuis ?...

MICHEL. — Depuis une semaine... Mais je ne supporte pas Paris, je n'y respire pas.

Un silence.

CLAUDE. — J'ai eu moi-même autrefois beaucoup de peine à m'y habituer.

MICHEL. — Pourtant vous n'êtes pas venu ici directement de l'Ardèche ?

CLAUDE. — Non, j'ai eu d'abord une paroisse dans le Nord, à Esquerchin, près de Lille.

MICHEL. — Ce doit être un enfer.

CLAUDE. — Mais non, ces années-là nous ont laissé de beaux souvenirs, n'est-ce pas, Edmée ?

EDMÉE. — Tout dépend...

MICHEL. — Je me doute que M. Lemoyne ne parle pas de la nature.

CLAUDE. — Quoique ces vastes espaces tristes ne soient pas sans grandeur.

MICHEL. — Moi, quand je passe par là en chemin de fer, je baisse le store.

CLAUDE. — La population est très attachante.

MICHEL. — Ah ?

CLAUDE. — Nous avons été témoins, ma femme et moi, de bien des scènes touchantes. *Les Pauvres Gens* de Victor Hugo...

MICHEL. — Mademoiselle Osmonde, nous sommes de vieilles connaissances, sans que vous vous en doutiez. Je vous ai vue quand vous étiez toute petite, au temps où j'habitais à Saint-Loup-de-Talvas une grande maison un peu au-dessus du presbytère. Je venais souvent chez vos parents, et je vous revois telle que vous étiez à ce moment-là... J'ai repassé par Saint-Loup il y a quelques mois.

CLAUDE. — Je suppose qu'il n'y a pas grand-chose de changé depuis notre temps.

MICHEL. — On a construit une petite scierie qui gâte la vue. D'ici dix ans il n'y aura plus un paysage intact.

CLAUDE. — Pourtant, une scierie...

MICHEL. — On ne voit qu'elle.

OSMONDE. — Alors, c'est comme l'usine à gaz de Fonville-Saint-Vincent. Nous avions une petite villa sur la falaise, on avait une vue étendue, mais il y avait un gazomètre dans le fond.

CLAUDE. — Moi, je n'ai jamais fait attention à ce gazomètre.

OSMONDE. — Toi, tu as de la chance, papa ; tu ne vois jamais que ce qui te plaît.

MICHEL. — Attendez donc, Fonville-Saint-Vincent, mais j'y suis passé en auto l'année dernière. C'est entre Dieppe et le Tréport ?

OSMONDE. — Parfaitement.

MICHEL. — Ça m'a paru affreux. Des cubes de nougat poussiéreux entre deux talus de fortifications.

Osmonde rit.

CLAUDE. — Tu t'y es pourtant plu, Osmonde.

EDMÉE. — Naturellement.

OSMONDE. — Au fond, on ne peut jamais avoir d'opinion sur un endroit qu'à la longue, et quand je pense à Fonville, c'est sans enthousiasme, je t'assure !

MICHEL. — Ceci me paraît très juste ; il n'y a que le souvenir qui soit vrai, qui soit nous-mêmes.

CLAUDE. — Nous avions là quelques relations très agréables ; et puis enfin la mer... la mer... Je suis tout étonné de ce que tu dis.

EDMÉE. — Tu es bien bon de prendre ces boutades au sérieux.

MICHEL. — Tenez, en musique par exemple, c'est pareil. L'impression instantanée est presque toujours trompeuse.

CLAUDE. — Là, je me récuse.

MICHEL. — Est-ce que Mlle Osmonde ?...

OSMONDE. — J'aime beaucoup la musique, mais j'ai si rarement l'occasion d'en entendre.

MICHEL. — Et vous ne jouez d'aucun instrument ? Je crois me rappeler que Madame votre mère...

EDMÉE. — Il y a vingt ans que j'ai tout abandonné.

MICHEL. — Vous aviez, si je me souviens bien, un excellent Erard...

EDMÉE. — Nous l'avons donné.

MICHEL. — Dans une vie comme la vôtre, si absorbée, si pleine, c'est une tentation un piano.

EDMÉE. — A Esquerchin nous n'aurions même pas eu la place de le mettre.

MICHEL. — C'est dommage. *(Un silence.)* En repassant par Saint-Loup-de-Talvas j'ai pris une ou deux photographies. *(A Osmonde :)* Cela vous intéressera peut-être, mademoiselle ; vous devez avoir souvent entendu parler de ce petit coin.

Il passe à Osmonde deux ou trois petites photographies.

OSMONDE, *regardant.* — Elles sont excellentes, ces photos.

MICHEL. — C'est un bon petit appareil.

OSMONDE. — Regarde donc, papa ! *(Claude regarde par-dessus son épaule.)* Quelle lumière transparente ! et ces pins sur le ciel !

MICHEL. — Vous aimez les pins ?

OSMONDE. — Si je les aime ! Papa, tu te rappelles, près du lac Chiberta. Leur ligne, leur odeur, et puis, vous savez, la flexion des branches quand il y a du vent...

MICHEL, *d'une voix altérée.* — J'aime aussi beaucoup tout cela.

CLAUDE, *brusquement.* — Mon Dieu ! mon rendez-vous !

EDMÉE. — N'y va donc pas.

CLAUDE. — Forstmeyer rentre exprès pour me voir.

EDMÉE. — Tu n'en sais rien du tout.

CLAUDE. — Déjà, l'autre fois, j'ai dû lui faire faux bond.

EDMÉE. — Ce n'était pas ta faute.

CLAUDE. — Non, c'est impossible... *(Avec gêne, à Michel :)* Si vous aviez quelque chose de particulier à me dire, peut-être pourrions-nous descendre ensemble ? *(Michel ne répond pas.)* Il est vrai que c'est à deux pas, nous n'aurions guère le temps... Je suis désolé. Si j'avais été prévenu plus tôt...

On le sent désemparé.

MICHEL, *qui s'est levé.* — Peut-être pourrons-nous convenir d'un autre rendez-vous ?

CLAUDE. — Mais si vous repartez demain ?

MICHEL. — Ce n'est pas encore décidé.

CLAUDE. — Alors... vous arrangerez cela avec ma femme... Au revoir, et pardon de vous quitter ainsi...

SCÈNE IV

MICHEL, EDMÉE, OSMONDE

MICHEL. — Je vois que M. Lemoyne est excessivement occupé.

OSMONDE. — Mon père est trop consciencieux. *(Elle tend la main à Michel.)* Bonsoir, monsieur.

MICHEL. — Au revoir, mademoiselle, très heureux d'avoir renoué connaissance.

Osmonde sort. Michel la suit des yeux. Un silence.

EDMÉE, *à mi-voix.* — Pourquoi avez-vous fait cela ? *(Geste vague de Michel.)* S'il n'avait tenu qu'à moi, on ne vous aurait pas reçu.

MICHEL. — Ah !

EDMÉE. — Maintenant, je vous en supplie, partez !

MICHEL. — Pourquoi ?

EDMÉE. — D'abord à cause de la petite... et puis... je ne peux pas vous voir.

MICHEL. — Est-ce que c'est parce que je n'ai pas assez changé, ou au contraire... ? Naturellement vous savez où j'en suis. Du reste, autrement, je suppose qu'il n'aurait pas toléré... Mais, au point où en sont les choses, c'était presque une obligation professionnelle.

EDMÉE. — Ah ! taisez-vous.

MICHEL. — Très chic, décidément, votre mari, à tous les points de vue. Il représente bien... Il a le regard de l'emploi... Vous dites que vous ne pouvez pas me voir. Eh bien, moi, c'est très curieux, ça ne me fait rien du tout de me retrouver près de vous, mais ce qui s'appelle rien. Tous ces littérateurs ont beau dire, allez, il y a des parties de nous-mêmes qui sont comme de la peau morte, on pourrait tailler dedans... ça ne saignerait pas. Du reste, j'ai fait dernièrement une expérience curieuse. En ouvrant le journal je vois : « On annonce la mort de Mme Claude Lemoyne »... un homonyme. Eh bien, je ne puis pas dire... Allez, c'est si loin ; ce n'est pas à nous que c'est arrivé.

EDMÉE, *les yeux fixes.* — C'est commode.

MICHEL. — Je présume que nous mourrons tout entiers, mais nous vivons par morceaux.

EDMÉE, *amèrement.* — C'est peut-être vrai pour les hommes. Moi je suis la même.

MICHEL. — Vous croyez ?

EDMÉE. — La même exactement.

MICHEL. — Et ça veut dire ?

EDMÉE. — Oh ! n'en concluez rien. Je suppose que je n'ai jamais aimé personne.

MICHEL. — Il y a longtemps que je suis moi-même arrivé à cette conclusion ; vous n'avez jamais aimé personne, et c'est peut-être pour ça que...

EDMÉE. — ... que l'annonce de ma mort ne vous a pas seulement fait tressaillir.

MICHEL. — Ces temps-ci... enfin depuis que je suis tout à fait fixé sur ce qui m'attend... j'ai passé en revue bien des visages ; il y avait le vôtre.

EDMÉE. — Parmi beaucoup d'autres.

MICHEL. — Je n'ai pas compté... Un visage froid, crispé, sans pitié. Ce n'était pas non plus un visage courageux, les yeux regardaient par terre. Ils étaient mornes. Oh ! je suppose qu'ils ont brillé quelquefois, mais je ne m'en souviens pas.

EDMÉE. — Et comme il n'y a que le souvenir qui soit vrai...

MICHEL. — Justement.

Un silence.

EDMÉE. — Alors, moi, j'aurais dû avoir pitié de vous ? Non, ça, c'est extraordinaire.

MICHEL. — Mais comme ce n'est pas à nous que c'est arrivé, est-ce que vous ne croyez pas qu'il est inutile d'évoquer cette histoire ? Si vous saviez comme elle est dépouillée pour moi de toute parure. Je revois... mettons cette idylle... dans une lumière blafarde...

EDMÉE. — Ce n'était pas celle de Saint-Loup.

MICHEL. — C'est possible.

EDMÉE. — Qu'après vingt ans il vous reste contre moi... cette hostilité ! Pourquoi riez-vous ?

MICHEL. — Parce que c'est un mot qui convient tellement mal. Vous ne voulez pas me croire quand je vous dis que maintenant... Mais je vous en ai voulu, oh ! ça, mortellement.

EDMÉE. — Vous m'aimiez donc ?

MICHEL. — Un lambeau de moi vous a aimée, mais puisqu'il est mort...

EDMÉE. — Ce sont des mots.

MICHEL. — Si vous saviez comme ce qui vit en moi est peu de chose... il n'y a pas même de quoi pleurer sur le reste.

EDMÉE, *d'une voix tremblante.* — Je ne comprends pas ce que vous me reprochez. Mon Dieu ! après vingt ans, vous me torturez encore...

MICHEL. — Je vous torture ? Vous aviez raison tout à l'heure ; vous êtes restée la même... Je me rappelle cette façon que vous aviez de me reprocher les mots que vous veniez de m'arracher. D'ailleurs les autres femmes c'était pareil.

EDMÉE. — Même dans ce temps-là il y avait les autres femmes.

MICHEL. — Il vous a plu de le croire, et je me ferais un scrupule de vous détromper.

EDMÉE. — Je ne comprends pas.

MICHEL. — Cette scène de jalousie que vous m'avez faite dans la petite gare où nous grelottions, un soir au retour de Valence...

Il hoche la tête avec un sourire.

EDMÉE. — Vous voulez dire que je n'étais pas sincère ?

MICHEL. — Toutes les femmes sont sincères ; toutes les femmes sont de mauvaise foi.

EDMÉE. — On sent une riche expérience.

MICHEL. — J'ai le regret de vous dire que depuis notre rupture je ne vous suis pas resté fidèle.

EDMÉE. — Du reste vous ne m'avez pas caché vos intentions. Votre lettre...

MICHEL. — Ma réponse. J'avais cru comprendre que vous me rendiez ma liberté.

EDMÉE. — Vous avez su en faire le plus large usage.

MICHEL. — Le plus large.

EDMÉE. — Comme je vous retrouve !

MICHEL. — J'en ai usé si largement, de cette liberté que vous m'avez rendue... eh bien, que j'en meurs, voilà, c'est très simple. Et vous pouvez constater qu'il n'y a pas le moindre trémolo dans ma voix.

EDMÉE. — Ma lettre pouvait vous meurtrir, elle ne contenait pas un mot qui dût vous ulcérer.

MICHEL. — La façon dont vous aviez été révéler notre liaison à votre mari, et ensuite ce lâche besoin de replâtrage...

EDMÉE. — Pourquoi lâche ? Il y avait un risque.

MICHEL. — Il n'y en avait aucun, et vous le saviez. Je me rappelle ce que vous disiez de votre mari. Non, vous avez tout mis en balance et vous avez estimé que le confort moral, la sécurité, la paix de l'âme, que sais-je...

EDMÉE. — Je n'ai rien pesé. Brusquement cette vie de mensonge m'a fait horreur.

MICHEL. — Comme ça, tout d'un coup ?...

EDMÉE. — D'ailleurs, si vous aviez voulu...

MICHEL. — Comment ?

EDMÉE. — Si vous m'aviez proposé de m'emmener avec vous j'y aurais consenti.

MICHEL. — Pourtant je vous l'ai offert et vous avez refusé.

EDMÉE. — Je vous sentais hésitant ; si vous aviez insisté...

MICHEL. — Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est lamentable et même à peu près grotesque cette discussion sur nos jeunes amours ? Moi, d'ici trois mois je serai au Père-Lachaise... et vous ! eh bien, mon Dieu, vous pourriez déjà être grand-mère. Alors vraiment je me demande...

EDMÉE. — Tout à l'heure, quand vous avez dit...

MICHEL. — Quoi ?

EDMÉE. — Je ne veux pas répéter... cette phrase à propos de votre liberté... C'était comme si vous me rendiez responsable de ce qui vous arrive...

MICHEL. — Quelle folie !

EDMÉE. — Si, si, vous avez dit cela d'un ton que je connais bien. Ce n'était pas sérieux ? dites-moi que ce n'était pas sérieux ? C'est comme si vous m'aviez injecté du poison... c'est épouvantable... Mais d'abord si vous aviez réellement tenu à moi vous ne m'auriez pas fait cette offre une seule fois, dans un moment d'exaltation... vous m'en auriez reparlé.

MICHEL, *la regardant fixement.* — Êtes-vous sûre que ce n'est pas parce que vous saviez que je vous en reparlerais et parce que vous aviez peur...

EDMÉE. — Eh bien ?

MICHEL. — Que vous lui avez tout dit. C'était comme si vous vous hâtiez d'élever un mur entre nous.

EDMÉE. — Je ne comprends pas.

MICHEL. — Sa mansuétude, sa générosité que vous escomptiez...

EDMÉE. — Comment les aurais-je escomptées ?

MICHEL, *fortement.* — ... que vous escomptiez, rendaient votre départ impossible. Vous parliez de risque : mais le seul vrai risque, vous avez été bien trop lâche pour le courir. Vous avez choisi le chemin le plus facile, celui de l'aveu. Vous ne protestez même pas. C'est que ça crève les yeux. Oh ! je vous répète que je ne vous en veux plus. Il y a bien trop longtemps que... Ah ! du reste, l'amour... *(Il a un geste de dégoût.)* Avant de m'en aller, il me faudrait quelque chose de moins usé, de moins gâché. *(Il regarde le côté par où est sortie Osmonde. Edmée l'observe avec inquiétude.)* Et puis...

EDMÉE. — Vous n'avez pas répondu à ma question tout à l'heure... Quand je vais me retrouver seule avec cette idée-là, mais ce sera affreux.

MICHEL. — Quelle idée ?

EDMÉE, *se cachant la tête dans ses mains.* — L'idée que c'est un peu de ma faute.

MICHEL. — Je vois, vous tiendriez beaucoup à ce que je vous délivre un certificat. Eh bien, je regrette beaucoup, mais je ne peux pas... D'abord vous avez par trop manqué d'imagination. Vous ne vous êtes pas doutée que je vous aimais. Oh ! il faut entendre ce mot-là sans trembler ; d'abord parce que c'est rudement loin tout ça, hein ! et puis parce que ça ressemble un peu trop à une sale maladie. Mais enfin, si vous aviez eu un peu plus de cran et un peu moins de vertu, eh bien, à nous deux nous aurions peut-être pu avoir une vie, tandis que, dame ! après votre confession... vous, je suppose que vous vous êtes endormie... et moi j'ai roulé. Il suffit de me regarder. Ce sont des choses qui ne se racontent pas. *(Il s'est levé.)* Maintenant écoutez, j'ai vu à l'instant que vous aviez compris à demi-mot. Il faut me laisser voir cette petite de temps en temps. Oh ! faites-moi l'honneur de ne pas aller me prêter je ne sais quel sentimentalisme. Non, mais elle m'intrigue, c'est une idée qui me distrait, voilà. Et c'est difficile, au point où j'en suis, de trouver des idées qui ne soient pas...

EDMÉE. — Vous savez bien que c'est impossible. Sous quel prétexte ? Comment lui expliquer ?

MICHEL. — Oh ! vous lui direz n'importe quoi ; voulez-vous que je lui donne des leçons de piano ? Enfin, vous chercherez, et vous trouverez. Au revoir. C'est par ici, et à gauche, n'est-ce pas ?

Il sort. Edmée ne le reconduit pas.

SCÈNE V

EDMÉE, puis OSMONDE

Edmée est en proie à une grande agitation intérieure ; elle s'assied, prend un livre, le dépose sur la table, se lève et va à la porte du fond, qu'elle entr'ouvre.

EDMÉE, *à Osmonde qui entre, en peignoir.* — Je te croyais couchée. A qui écris-tu ? Viens un moment, s'il te plaît.

OSMONDE. — Il me paraît inutile d'entamer une discussion.

EDMÉE. — Telle n'est pas non plus mon intention. Tu es encore montée là-haut tout à l'heure à notre insu ?

OSMONDE. — Je n'en ai pas fait mystère. Qui est ce monsieur qui sort d'ici ? Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

EDMÉE. — C'est quelqu'un que nous avions complètement perdu de vue.

OSMONDE. — Mais quelle idée de venir chez les gens à une heure pareille !

EDMÉE. — Il est à croire que c'était le seul moment où il pût se rendre libre...

OSMONDE. — Bien extraordinaire. Papa était tout pâle.

EDMÉE. — Il est un peu souffrant ce soir.

OSMONDE. — Alors comment l'as-tu laissé sortir ?

EDMÉE. — Tu sais bien que ton père n'en fait qu'à sa tête. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je désire régler une fois pour toutes la question Mégal.

OSMONDE. — Il n'y a pas de question Mégal.

EDMÉE. — Oh ! mais n'ergotons pas, n'est-ce pas ? Je ne vois aucune objection à ce que ces petites viennent ici de temps à autre, mais je m'oppose à ce que tu montes là-haut.

OSMONDE. — En somme tu te méfies de moi, tu ne comprends pas que si ce danger existait tes soupçons ne feraient que l'aggraver.

EDMÉE. — Qui parle de danger ? Tu as une attitude que je considère comme inconvenante, voilà tout.

OSMONDE. — Et papa, qu'est-ce qu'il en pense ?

EDMÉE. — Ton père ne se rend pas compte...

OSMONDE. — C'est-à-dire qu'il n'a pas le même parti pris que toi.

EDMÉE. — Quel parti pris, s'il te plaît ?

OSMONDE. — Celui de me diminuer, de me blesser, de me... Encore tout à l'heure, en présence de ce monsieur, tu m'as tournée en ridicule.

EDMÉE. — Quand on est aussi préoccupé de soi, on ne voit partout qu'offenses et mauvais procédés, c'est certain. Si tu consacrais aux autres le dixième de l'attention que tu accordes à ta précieuse personne...

OSMONDE. — Maman, je ne suis pas égoïste.

EDMÉE. — C'est la première nouvelle.

OSMONDE. — Je le suis moins que toi. Tu ne mets ton cœur dans rien de ce que tu fais. Et il n'y a que ça qui compte. Ce n'est pas le fait d'assister à des comités, de diriger un ouvroir ou de tricoter des chaussettes qui prouve qu'on est bon. Tu n'es pas bonne, tu n'es pas meilleure que moi. Il n'y a qu'à te regarder quand tu parles à un malade ; tu ne souris jamais. Toute la peine que tu te donnes c'est... c'est...

EDMÉE. — Va toujours.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE, *à Osmonde.* — Tu es encore là ? Écoute, ma chérie, tu serais gentille de me préparer une tasse de thé ; je suis transi... On gelait chez Forstmeyer...

EDMÉE. — Et je suppose que vous n'êtes arrivés à rien.

CLAUDE. — On a parlé.

EDMÉE. — C'est bien ça... *(A Osmonde :)* Prends le réchaud électrique, n'est-ce pas ?

Osmonde sort.

CLAUDE, *à Edmée.* — Il est encore resté longtemps après mon départ ?

EDMÉE. — Quelques minutes.

Un silence.

CLAUDE. — Et Osmonde était là tout le temps ?

EDMÉE. — Non.

CLAUDE. — Je crois que si j'avais prévu ce que ce serait...

EDMÉE. — Tu vois, j'avais raison.

CLAUDE. — Non, ç'aurait été une lâcheté. Mais quand il a parlé de Saint-Loup... Et puis, je ne sais pas, cet air cynique, dégoûté de tout...

EDMÉE. — Il est très malade.

CLAUDE. — Oui. J'étais obligé de me répéter tout le temps que c'est un malheureux.

EDMÉE. — C'est vrai ?

CLAUDE. — Autrement je crois que je lui aurais dit de sortir. Sa façon de regarder la petite... tu as remarqué... c'est surtout ça que je ne pouvais pas supporter.

EDMÉE. — Ah ! bien. Je vois.

CLAUDE. — Quand il est entré et qu'il t'a donné la main j'ai d'abord eu l'impression d'un spectre.

EDMÉE. — Oui.

CLAUDE. — Mais après, quand il a regardé la petite, sa figure s'est animée... c'était pire.

EDMÉE, *allant à la porte.* — Eh bien ! Osmonde !

OSMONDE, *à la cantonade.* — L'eau ne bout pas encore.

EDMÉE, *à Claude.* — On pourrait peut-être mettre un peu d'alcool dans ton thé, non ?

CLAUDE. — Ce n'est pas la peine.

EDMÉE, *avec ironie.* — J'oubliais que tu as signé le fameux engagement.

CLAUDE. — Tu ne pourrais pas me raconter un peu ce qu'il t'a dit, enfin, si cela ne t'est pas pénible, naturellement.

EDMÉE, *avec élan.* — Sois donc exigeant, sois méfiant, sois mesquin ; je ne demande pas mieux.

CLAUDE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

Osmonde entre avec une tasse de thé qu'elle pose sur le bureau.

OSMONDE. — Je t'ai mis un morceau de sucre. Maintenant je vais me coucher. Bonsoir, papa, j'espère que tu vas te réchauffer.

CLAUDE. — Bonsoir, ma chérie.

EDMÉE. — Au revoir. *(Osmonde sort. Un silence. Claude boit son thé.)* Ça te fait du bien ?

CLAUDE. — Alors ?

EDMÉE. — Eh bien, il s'est passé une chose... Claude, j'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides. Tu dois pouvoir m'aider. Il y a une idée affreuse qui est en train de s'installer en moi. Chasse-la... Nous avons parlé de ce qui s'est passé autrefois, il ne faut pas nous en vouloir. C'était si bizarre. Comme si c'était hier... comme si ces vingt ans n'avaient pas compté. Et pourtant il est mourant et moi je... Alors j'ai découvert qu'il avait été beaucoup plus malheureux que je ne croyais. Pas seulement malheureux. Désespéré. Et ce serait à cause de ça qu'il a mené cette existence dont il meurt. Au moins il le croit. Naturellement il peut se tromper. Peut-être que de toutes façons... Alors si je pouvais au moins me dire que j'ai bien agi quand je t'ai tout avoué... Mais lui prétend... Oh ! ça ne peut pas être vrai, ce serait trop...

CLAUDE. — Qu'est-ce qui ne peut pas être vrai ?

EDMÉE. — Il dit que j'avais peur, que je n'étais pas assez brave pour accepter la vie avec lui et que c'est pour m'enchaîner, pour me barrer la route que je t'ai tout dit.

CLAUDE. — Je ne comprends pas.

EDMÉE. — Mais si, parce qu'une fois que tu saurais tout, que tu m'aurais pardonné, il ne pourrait plus être question de te quitter. Tu comprends. Il dit que je n'avais rien à craindre de toi ; que j'allais à coup sûr. Et c'est vrai, je n'ai pas eu peur de toi. C'est ça qui est horrible. *(Avec une amertume croissante :)* Au fond, ce soir-là, je ne t'ai pas parlé comme à mon mari.

CLAUDE. — Edmée !

EDMÉE. — C'est la cause de tout. Si tu avais été mon mari, si tu m'avais aimée comme on aime sa femme, avec le meilleur et le pire de soi...

CLAUDE. — Le pire de soi ?

EDMÉE. — Tu sais bien que je ne t'aurais pas trahi.

CLAUDE. — Tu n'es pas dans ton bon sens...

EDMÉE. — Ta voix sonne faux tout à coup.

CLAUDE. — La confiance que tu m'as témoignée...

EDMÉE. — La confiance ! Plus on s'aime, plus on se méfie...

CLAUDE. — Pour des cœurs comme les nôtres...

EDMÉE. — D'abord, ce pardon qui ne t'a rien coûté, tu n'avais pas le droit de m'en accabler.

CLAUDE. — Je n'avais pas le droit de te protéger contre toi-même ?

EDMÉE. — Ce sont des mots. Tu étais juge et partie : oh ! je ne veux pas dire que tu m'aimais. Ne proteste pas... mettons que tu m'aimais en Dieu... Non mais, d'abord, il n'y avait pas que moi.

CLAUDE. — Le reste ne comptait pas.

EDMÉE. — Ton ascendant sur les âmes ? Allons, tu ne te rends pas justice en ce moment. Le scandale d'une rupture entre nous...

CLAUDE. — Ne serait retombé que sur toi.

EDMÉE. — Tu ne le crois pas sérieusement... Et puis surtout... surtout... une occasion aussi merveilleuse de déployer tes dons évangéliques...

CLAUDE, *il s'est dressé, blême.* — Tais-toi.

EDMÉE. — Ah ! tu vois clair.

CLAUDE. — Tais-toi : tu me détruis.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, FRANCIS

Francis est assis à la table et écrit une ordonnance.

FRANCIS. — En somme c'est du surmenage nerveux, et un remontant te fera du bien.

CLAUDE. — Tu vas pouvoir rassurer maman ; d'ailleurs je ne comprends pas qu'on se tourmente pour si peu.

FRANCIS. — Au fond, c'est à cause de la maladie dont est mort notre père, tu comprends ; mais il n'y a aucun rapport. *(Il se lève.)* Voilà. Alors deux fois par jour une cuillerée à bouche avant les principaux repas ; et maintenant, mon petit, il faut que je me sauve au plus vite.

CLAUDE. — Ecoute, je voudrais profiter de ce que nous sommes seuls. Mais il faut me promettre de me dire la vérité. N'est-ce pas ? J'y compte... Voilà : c'est à propos de ce qui s'est passé autrefois à Saint-Loup.

FRANCIS. — Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose qui te travaillait.

CLAUDE. — C'est de moi qu'il s'agit. Je voudrais savoir si toi, par exemple, tu m'as approuvé lorsque je lui ai pardonné ; est-ce que tu as ?...

FRANCIS. — Tu comprends bien que je ne me suis jamais permis d'avoir une opinion là-dessus. En pareil cas, chacun agit selon ce que lui dicte son cœur ou sa conscience, ou enfin ce que tu voudras. Je t'avoue même que le sens de ta question m'échappe.

CLAUDE. — As-tu été... surpris ?

FRANCIS. — Mais non, pas du tout... Etant donné ton caractère, tes croyances, mon Dieu, même ta...

CLAUDE, *d'un ton ambigu.* — « Ma profession » ?...

FRANCIS. — Dans la mesure où elle correspond à ta personnalité, oui, sans doute...

CLAUDE. — Tu as trouvé ça tout naturel.

FRANCIS. — Mais, en somme, où veux-tu en venir, mon petit ?

CLAUDE. — C'est simplement cela que je voulais savoir.

FRANCIS. — Je crois encore aujourd'hui que ce que tu as fait là était dans la ligne de ta vie.

Un silence.

CLAUDE. — Merci, tu m'as très clairement répondu.

FRANCIS, *lui prenant la tête dans les mains.* — Enfin, qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que par hasard ?... Oh ! tant pis pour mon malade, il attendra, je veux tirer ça au clair.

CLAUDE. — Ça n'a aucun intérêt, je t'assure.

FRANCIS. — Toi, tu es en train de faire de la neurasthénie... Ah ! j'ai eu rudement tort de ne pas envoyer promener ce Michel Sandier, parce que, enfin, il n'y a pas de doute...

CLAUDE. — S'il y avait cette équivoque dans ma vie, il valait mieux qu'elle fût dissipée.

FRANCIS. — Quelle équivoque ?

CLAUDE. — Mais tu ne comprends donc pas ! On a vécu des années sur une certaine idée de soi-même, on a cru puiser de la force dans cette idée, et l'on s'aperçoit qu'on s'est peut-être indignement trompé.

FRANCIS. — Qui parle de ça ?

CLAUDE. — Peut-être. On n'en est même pas sûr... Alors on ne sait plus, on est perdu... Enfin mes pensées, mes paroles d'autrefois, tout cela devrait être transparent pour moi, je devrais m'y reconnaître comme dans ma propre maison... Eh bien, non, ça m'est impénétrable.

FRANCIS. — En ce moment, tu m'as l'air de couper des cheveux en quatre. Seulement, prends garde, ces petits jeux très protestants ne sont pas sans dangers.

CLAUDE. — Ces dangers-là, je ne les crains pas.

Je vois tous les jours des gens qui me considèrent comme leur conscience.

FRANCIS. — Tant pis pour eux.

CLAUDE. — Si je n'ai même pas le courage de lire en moi...

FRANCIS. — Ce n'est pas une question de courage. *(Il s'est levé.)* Allons, il faut décidément que je te quitte. Mais fais attention ; ça se paie, ces bêtises-là, et quelquefois très cher.

CLAUDE. — Francis, parle-moi en homme, pas en spécialiste.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMEE

EDMÉE. — Tiens, je ne vous savais pas ici.

FRANCIS. — C'est maman qui m'avait demandé de passer ; la mine de Claude l'avait inquiétée, et vous savez comme elle se frappe facilement.

EDMÉE. — Et alors ?

FRANCIS. — Ce n'est rien, un peu de fatigue nerveuse. Mais la tension est normale, et le cœur n'a rien. *(A mi-voix :)* Eh bien, votre pensionnaire est arrivé ?

EDMÉE. — Oui, oui, il est en train de chercher à caser son tub dans sa chambre.

FRANCIS. — Ah ! ah !

EDMÉE. — Oui, c'est sa grosse préoccupation du moment.

FRANCIS. — Au revoir, mon vieux... alors j'y compte, n'est-ce pas ! Au revoir, Edmée.

Il sort.

SCÈNE III

CLAUDE, EDMEE

EDMÉE. — Ainsi tu te sens souffrant ?

CLAUDE. — Mais pas du tout. Encore une fois, c'est maman qui s'est mis dans la tête...

EDMÉE, *le regardant.* — Tu as mauvaise mine.

CLAUDE. — Laisse donc.

EDMÉE. — Ah ! c'est ma faute. Si tu savais comme je m'en veux...

CLAUDE. — Tu m'as découvert le fond de ta pensée, je n'ai pas le droit de te le reprocher.

EDMÉE. — Le fond de ma pensée ! mais est-ce que je le connais ?...

CLAUDE. — Alors, avant-hier ?...

EDMÉE. — Mais si, j'étais sincère ; seulement je ne sais pas, rien ne tient, rien n'est solide. Là où il y avait un plancher il y a un gouffre.

CLAUDE. — C'est bien ça, un gouffre.

EDMÉE. — Mais ce gouffre lui-même, il se comble.

CLAUDE. — C'est-à-dire qu'on s'en détourne.

EDMÉE. — Je t'assure, la découverte qui vous semblait profonde, qui vous faisait mal à crier, ce n'est plus rien, on s'étonne d'y avoir cru. Vois-tu, j'ai beaucoup réfléchi depuis l'autre jour. Quand ces espèces d'éclairs s'allument brusquement, il n'y a qu'à fermer les yeux. Il faut se faire crédit à soi-même.

CLAUDE. — C'est bien, abuse-toi volontairement, nourris-toi d'illusions ; moi je ne peux pas.

EDMÉE, *frémissante.* — Jusqu'à présent, est-ce moi qui ai mérité ce reproche ? Dis. *(Un silence. Avec fermeté :)* Tu n'as pas le droit de douter de toi ; tu es là pour nous donner de la force. C'est ton métier après tout... Je ne peux pas supporter que tu t'abandonnes. Enfin, songe à ce que je traverse en ce moment... cet homme... si je ne trouve pas en toi un appui...

CLAUDE, *profondément.* — J'avais cru que ce pardon *(mouvement d'Edmée)* était un acte de charité, l'acte d'un chrétien. Si j'ai simplement fui devant le scandale ou la solitude... Et maintenant que tu m'as forcé à ouvrir les yeux, tu viens plaquer tes deux mains dessus pour que ce soit de nouveau la nuit. Mais que me veux-tu donc ? qu'est-ce que je t'ai fait ?

EDMÉE. — Je suis faible. Il faut que tu m'aides.

CLAUDE. — Pas à n'importe quel prix. Pas au prix d'un mensonge. Je ne peux pas. Je ne veux pas.

Un long silence.

EDMÉE, *d'un ton changé.* — C'est bien. Au fond tu as raison. Il faut regarder les choses en face.

CLAUDE. — Il n'y a pas moyen de faire autrement.

EDMÉE. — Seulement, ne crois-tu pas que bien des questions vont se poser à nous ? D'abord nous ne sommes plus seuls en cause.

CLAUDE. — C'est d'Osmonde que tu parles ?

EDMÉE. — Pas seulement d'Osmonde... Cet homme qui va mourir, à quoi l'avons-nous sacrifié ?

CLAUDE. — Assez.

EDMÉE. — Je réponds à ta place : à notre égoïsme, à notre lâcheté. *(On la sent au bord des larmes, elle s'est détournée de Claude, ses épaules sont secouées d'un frisson.)* Voilà donc le bilan, je ne m'épargne pas plus que toi.

CLAUDE, *dans une sorte de sursaut.* — Je vous ai tout de même sauvées toutes les deux.

EDMÉE. — De quoi ?

CLAUDE. — Sans moi, que serais-tu devenue ? Il t'aurait trompée à ton tour.

EDMÉE. — Admettons : quel était le prix d'une fidélité comme la tienne ?

CLAUDE. — Il t'aurait fait souffrir.

EDMÉE. — Tu sais, quand la bonté n'est qu'une vertu professionnelle...

CLAUDE. — Et la petite... si elle a eu un foyer...

EDMÉE. — Quel foyer réchauffant !... Oh ! je te comprends, va, en présence de cette banqueroute...

CLAUDE. — Il n'y a pas de banqueroute ; quelles qu'aient pu être mes faiblesses, je suis ce que j'ai cru être. Tu as beau chercher à m'anéantir...

EDMÉE. — Il y aurait peut-être un moyen de le prouver.

CLAUDE. — Quoi ?

EDMÉE. — Que tu es bien celui que tu as cru être.

CLAUDE. — Pourquoi y a-t-il tant de méchanceté dans tes yeux ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

EDMÉE. — Tu ne m'as rien fait... Tu étais toi, j'étais moi, nous nous sommes épousés, ça suffit. Et quant à ce que tu appelles ma méchanceté, tu sais, vingt ans de souffrance...

CLAUDE. — De la souffrance ?

EDMÉE. — Je ne savais plus moi-même comme je souffrais, je l'avais oublié. Je ne l'ai su que dans les tout premiers temps, bien avant d'avoir rencontré Michel, quand j'ai compris qu'au fond, pour toi, l'amour...

CLAUDE. — Je t'ai aimée même de cette façon-là.

EDMÉE. — Non, il y avait en toi une force intacte, tu l'as dépensée avec moi comme avec une fille, mais ce n'était pas de l'amour, tu le sais bien. Et le reste, ton amour pour mon âme... La femme en moi, tu ne l'as pas satisfaite, tu ne l'as même pas soupçonnée.

CLAUDE. — La femme en toi ?

EDMÉE. — Oui, tu ne peux pas comprendre. Oh ! ce n'est probablement pas ta faute. Tout ça, c'est la rançon de tes vertus.

Un silence.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRED

FRED, *entr'ouvrant la porte doucement.* — Pardon...

EDMÉE. — Qu'est-ce que c'est ? A l'avenir il vaudra mieux frapper, voyez-vous.

FRED. — Décidément, il n'entre pas.

Coup d'œil interrogateur de Claude à sa femme.

EDMÉE. — Le tub ?

FRED. — Je ne sais pas ce qu'il faut faire, je viens vous demander conseil. J'ai eu pour deux cents francs d'excédent de bagages à cause de lui, alors c'est ennuyeux ; on pourrait peut-être le vendre ? *(A Claude :)* Monsieur, j'aurais aussi un conseil à vous demander. Est-ce que ça vaut vraiment la peine de suivre le cours de Lavelle ? Il y en a qui disent que c'est épatant... Alors, comme papa m'écrit de profiter le plus possible de mon séjour... Seulement, ce qui m'embarrasse, c'est que justement à cette heure-là il y a un cours d'escrime chez le maître d'armes, là, à côté ; et comme maman me recommande de ne pas négliger les exercices physiques... Monsieur, qu'est-ce que vous croyez ?... est-ce que c'est aussi épatant que ça ?

EDMÉE. — Lavelle ou l'escrime ?

FRED. — Lavelle, madame ; l'escrime, je sais ce que c'est...

EDMÉE. — Il est difficile de vous répondre maintenant ; nous sommes occupés en ce moment ; tout à l'heure, n'est-ce pas ?

FRED. — Je m'excuse.

Il sort.

SCÈNE V

CLAUDE, EDMÉE

EDMÉE. — Et dans trois ans ce garçon-là sera préposé aux âmes dans un petit coin du Jura.

CLAUDE, *d'une voix étranglée.* — Que voulais-tu dire tout à l'heure ? Qu'est-ce que c'est que cette preuve.

EDMÉE. — Tu tiens à le savoir ?

CLAUDE. — Qu'est-ce que c'est ?

EDMÉE. — Eh bien, je l'ai revu.

CLAUDE. — Tu as été chez lui ?

EDMÉE. — Nous avions rendez-vous à Lutétia, c'est là qu'il habite, nous sommes sortis ensemble ; mais il ne peut presque pas marcher, il est tout de suite fatigué ; nous nous sommes assis sur un banc.

CLAUDE. — Et alors ?

EDMÉE. — Il ne m'a plus fait aucun reproche, et c'était encore pire que l'autre jour. Il m'a parlé de sa maladie. Et il m'a surtout questionnée sur Osmonde. Il demande quand il pourra la revoir.

CLAUDE, *avec force.* — Je ne veux pas qu'il la revoie.

EDMÉE, *d'un ton ambigu.* — A la bonne heure.

CLAUDE. — D'abord, sous quel prétexte ? Déjà la petite a été intriguée l'autre soir ; il faudrait tout lui dire. C'est impossible. Elle n'y résisterait pas.

EDMÉE, *comme plus haut.* — Tu la crois si fragile ?

CLAUDE. — Enfin, toi-même, Edmée, tu peux supporter l'idée que ta fille... te jugerait ?

EDMÉE. — Alors, c'est à cause de moi ? non, je t'en prie, je ne suis pas dupe de cette comédie.

CLAUDE. — Je vois ce que tu penses.

EDMÉE. — C'est possible.

CLAUDE. — Mais c'est faux ; ce n'est pas par lâcheté, c'est parce que je me refuse à la bouleverser inutilement.

EDMÉE. — Tout est là.

CLAUDE. — Inutilement, je le répète, elle ne peut rien, personne ne peut rien pour lui. Il est perdu. C'est un homme perdu.

EDMÉE. — Je ne sais pas pourquoi tu cries ainsi. Je t'avais demandé de répondre oui ou non... Je constate seulement que le jour où un vrai sacrifice t'aura été demandé...

CLAUDE. — C'est faux.

EDMÉE. — J'ai dit un vrai sacrifice.

CLAUDE. — Ce n'est pas parce que c'est un sacrifice.

EDMÉE. — Tu auras trouvé des raisons, excellentes du reste, de te refuser à le faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, OSMONDE

OSMONDE, *entre vivement une lettre à la main.* — Papa, c'est à ton insu, j'espère, que cette lettre a été envoyée.

CLAUDE. — Quelle lettre ?

OSMONDE, *elle passe la lettre à Claude.* — Lis.

EDMÉE. — Cet individu t'a communiqué ma lettre ? Il est complet.

OSMONDE, *à son père.* — Que dis-tu de ces insinuations ?

CLAUDE. — Écoute, ma chérie, en admettant même que ta mère ait poussé la prudence un peu loin...

OSMONDE. — Il n'y a pas de prudence qui tienne. Qu'est-ce que c'est que cette façon de me protéger comme un objet ?

CLAUDE. — Voyons, il n'y a rien là de blessant ; il est tout naturel qu'à ton âge on n'aperçoive pas certains dangers.

OSMONDE. — Quels dangers ? Je demande qu'on mettre enfin les points sur les *i*.

CLAUDE. — Le père de ces petites filles...

OSMONDE. — Vous craignez qu'il n'ait du plaisir à me voir ? Eh bien, oui, naturellement, il ne me l'a pas caché. D'ailleurs c'est un veuf.

CLAUDE. — Osmonde, sa femme vit.

OSMONDE. — C'est un veuf, et si l'on me pousse à bout...

EDMÉE. — C'est une menace ?

CLAUDE, *à mi-voix à Edmée.* — Laisse-moi un instant avec elle.

OSMONDE. — Papa, dis-lui qu'elle a commis une mauvaise action.

EDMÉE. — Je vois mal l'utilité de ces conversations, mais si ça peut te faire plaisir...

OSMONDE. — Maman a raison, ça ne sert à rien.

Claude s'est approché d'elle et a mis tendrement sa main sur son épaule. Edmée le regarde avec un mauvais sourire et sort.

SCÈNE VII

CLAUDE, OSMONDE

CLAUDE. — Ma chérie, tu es sur une pente dangereuse.

OSMONDE. — Encore ce mot !...

CLAUDE. — Je viens de comprendre à présent ce que signifiaient tes réticences de l'autre jour.

OSMONDE. — Et alors ?

CLAUDE. — Cet homme...

OSMONDE. — Tu ne le connais pas, tu n'as pas le droit de parler de lui.

CLAUDE. — Le simple fait de t'avoir donné à lire cette lettre...

OSMONDE. — C'est moi qui l'ai exigé.

CLAUDE. — En quels termes êtes-vous donc ?

OSMONDE. — Je crois qu'il a pour moi une grande affection, et moi je l'aime aussi beaucoup.

CLAUDE. — Mais tu n'es plus une enfant ; tu ne peux pas ne pas te rendre compte que dans son sentiment pour toi il y a probablement quelque chose de trouble.

OSMONDE. — Tu veux dire de physique ? Je n'en doute pas un instant.

Un silence.

CLAUDE. — Je reste persuadé que si tu te plaçais en face de la réalité tu comprendrais... D'abord il y a là une situation sans issue.

OSMONDE. — Ce n'est peut-être pas absolument sûr.

CLAUDE. — Tu spécules sur la mort de sa femme ?

OSMONDE. — Oh ! celle-là, elle nous enterrera tous.

CLAUDE. — Alors ? *(Un silence.)* Enfin, qu'espères-tu ? sur quoi comptes-tu ?

OSMONDE. — Je n'espère rien, je ne compte sur rien ; j'ai besoin de voir clair en moi.

CLAUDE. — Tu vois, tu n'es même pas sûre de ce que tu éprouves. Heureusement, mon Dieu !

OSMONDE. — Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Ce que j'appelle voir clair en moi, c'est savoir ce que moi je trouve bien, ce que moi je trouve mal. *(Mouvement de Claude.)* Je ne me fais aucune illusion sur la qualité de ses sentiments, et même... je vais peut-être beaucoup te choquer, mais s'il n'avait pour moi qu'une amitié très respectueuse, eh bien, je n'en serais pas autrement contente... Ainsi... Non, si je faisais une imprudence je suppose qu'il serait enchanté d'en profiter. Tous les hommes sont les mêmes. *(Mouvement de Claude.)* Toi, papa, tu comprends bien que tu ne peux pas juger. Cette imprudence, je n'ai qu'à ne pas la commettre, ou bien en connaissance de cause.

CLAUDE, *se maîtrisant avec peine.* — Tu parles tout à fait comme une enfant en ce moment. Ou plutôt, tu cherches à te tromper toi-même. En réalité, ma pauvre petite, tu es horriblement désemparée.

OSMONDE. — Pas du tout, je t'assure.

CLAUDE. — Ta voix tremble.

OSMONDE. — Le jour où je serai certaine qu'il n'y a là qu'un préjugé...

CLAUDE. — Justement, ce jour n'est pas venu.

OSMONDE. — Quel plaisir cela peut-il te faire de me bourreler ? Oh ! je sais bien que c'est ton métier de ne pas laisser les gens tranquilles.

CLAUDE. — C'est mon devoir de te mettre en présence de toi-même.

OSMONDE. — Que veux-tu, papa, pour moi ce n'est qu'une phrase.

CLAUDE. — Il est de mon devoir de te mettre en garde contre l'espèce de vanité — oui, parfaitement, de vanité — que tu ressens à l'idée qu'un homme entretient pour toi un sentiment équivoque.

OSMONDE. — Ce n'est pas de la vanité. Pour la première, et probablement l'unique fois de ma vie, un être pense à moi sans m'associer à je ne sais quelle image de home chrétien et de pieuse nichée. Moi, j'ai besoin de vivre par moi-même ; l'idée d'une existence sur rail me fait horreur, et je ne sais pas si c'est une infériorité. Dans une vie aussi plate que la nôtre, si on n'a pas la chance de croire...

CLAUDE. — Tu t'imagines que ce n'est qu'une question de chance ?

OSMONDE. — Oui, la volonté n'y est pour rien, j'ai assez essayé.

CLAUDE, *avec une amertume croissante.* — Alors il faut prendre au sérieux ce cynisme, cette impudeur tranquille. Tu pèses le pour et le contre. Rien ne frémit en toi à l'idée de certains outrages...

OSMONDE. — Ce ne serait pas un outrage.

CLAUDE. — Quand tu me parles de notre vie plate...

OSMONDE. — Tous les sacrifices qu'on m'a demandés jusqu'à présent m'ont semblé dérisoires, humiliants. Rien, rien n'a changé depuis le temps où l'on m'exhortait à donner aux petits pauvres de la paroisse ceux de mes cadeaux de fête auxquels je tenais le plus. Et la bonne action quotidienne dont la mention devait figurer sur le petit carnet de moleskine. Cette morale-là me

répugne. Je t'accorde que je suis au bord... d'un précipice.

CLAUDE. — Tu te grises de la pire littérature.

OSMONDE. — La littérature, papa, c'est la souffrance des autres. C'est ton immense privilège de n'avoir pas connu certaines tentations.

CLAUDE, *comme à lui-même.* — C'est intolérable.

OSMONDE. — Mais cette supériorité même... il me semble qu'elle entraîne une espèce de rançon.

CLAUDE. — Toi aussi ! *(Brusquement :)* Maintenant écoute-moi : tu prétends que la vie ici est trop unie, trop facile ; tu te plains de n'avoir aucune tâche qui soit à ta hauteur. Eh bien, puisque tu m'y forces, je vais te détromper. D'abord... nous ne sommes pas une famille comme une autre.

OSMONDE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

CLAUDE. — Il ne s'agit pas de juger qui que ce soit, tu comprends...

OSMONDE. — Tu as l'air malheureux !

CLAUDE, *à lui-même.* — Je ne peux pas le supporter.

OSMONDE. — Il y a quelque chose d'important qui vous concerne et que je ne sais pas ?

CLAUDE. — Je m'étais juré que tu ne l'apprendrais jamais ; et maintenant !... Et ce ne sera même pas de mon plein gré que je te l'aurai dit. *(Il s'est levé et marche de long en large, en proie à une vive agitation.)* Comme on abuse de moi ! comme on est injuste !

OSMONDE. — En quoi est-ce que j'abuse, papa ?

CLAUDE. — Je voudrais que tout fût fini pour moi.

OSMONDE, *amèrement.* — Puisque rien ne finit jamais... pour personne.

Un silence.

CLAUDE. — Je n'aurai rien transmis, je n'aurai préservé personne, je me demande pourquoi j'ai vécu. Tu es déjà à moitié pervertie.

OSMONDE, *émue.* — Mais non.

CLAUDE. — Si, si, tout à l'heure tu prévoyais ta chute...

OSMONDE. — Tu peux tout empêcher. D'abord en ayant confiance en moi. Ce secret, quel qu'il soit, je veux le partager avec toi.

CLAUDE. — Tu ne sais pas ce que tu demandes.

OSMONDE. — Je suis bien plus vaillante que tu ne crois...

CLAUDE. — C'est-à-dire que tu ne sais rien de la vie. Rien, absolument rien. *(Brusquement :)* Osmonde, je ne suis pas ton père.

OSMONDE, *avec stupeur.* — Qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDE. — Tu as bien entendu, je ne suis pas ton père.

OSMONDE. — Alors... oh ! papa, est-ce que je devine ? cet homme qui était ici l'autre soir... et qui m'a regardée d'une telle façon...

CLAUDE. — Oui.

OSMONDE, *avec haine.* — Et elle ! Oh ! je la...

CLAUDE, *doucement.* — Chut !

OSMONDE. — Papa ! *(Elle est en larmes, Claude la serre contre son cœur.)* La tête me tourne.

CLAUDE. — Ma pauvre chérie, je te demande pardon...

OSMONDE. — Non...

CLAUDE. — Je n'aurais jamais dû te le dire.

OSMONDE. — Ça va passer... Il faut que je m'habitue...

CLAUDE. — Mon pauvre petit !

OSMONDE. — Seulement... tu m'expliqueras... j'ai le droit de tout savoir.

CLAUDE. — Ma chérie, c'est une affreuse histoire, tu n'as pas à en connaître les détails. Il ne faut questionner... personne, crois-moi. Ce serait une cruauté inutile.

OSMONDE. — Et je m'imaginais que j'avais une famille.

CLAUDE. — Il faut regarder les choses de haut... *(Osmonde le regarde.)* Tu as été tendrement aimée.

OSMONDE. — Aimée par toi.

CLAUDE. — Par nous. *(Mouvement d'Osmonde.)* Ce malheur n'a jamais pesé sur ta vie.

OSMONDE. — Tu crois ? Moi je me rends bien compte...

CLAUDE. — Et même à présent que j'ai dû te le révéler.

OSMONDE, *avec une surprise voilée.* — Tu veux dire qu'il n'y aura rien de changé ?...

CLAUDE. — Ma chérie, comprends-moi, je ne demande pas l'impossible, mais ce que j'ai le droit d'exiger de toi...

OSMONDE. — Eh bien ?

CLAUDE. — C'est que tu t'interdises de porter certains jugements.

OSMONDE. — Mais écoute, on n'est pas le maître de ses pensées.

CLAUDE. — Tout de même jusqu'à un certain point. Enfin, réfléchis... ce serait révoltant.

OSMONDE. — Et puis... c'est très bizarre, mais, au fond, c'est comme si ce n'était pas une découverte... Tu me dis qu'il ne faut pas juger maman, mais je sens bien que je l'ai toujours jugée. Ses vertus, sa bonté, sa charité, son austérité, je n'en ai jamais été dupe. C'est comme si je m'étais rendu compte que tout ça n'était pas elle. Elle, tiens, c'est la figure qu'elle a quand elle vous prend en faute, ou bien...

CLAUDE. — Tu me fais un mal affreux. Je ne puis supporter que tu parles ainsi de ta mère.

OSMONDE. — Alors, il faut continuer à faire semblant, même quand nous sommes tous les deux ?

CLAUDE. — Tu dois le respect à ta mère.

OSMONDE. — Veux-tu que je te dise ? C'est plutôt comme un soulagement que je ressens. Avant je n'osais pas tout à fait m'avouer à moi-même que je la...

CLAUDE. — Que tu la...

OSMONDE. — Maintenant j'oserai... *(Un silence.)* Seulement, oh ! papa ! si tout s'était déjà découvert autrefois, s'il y avait eu un scandale, si elle avait été obligée de partir et si tu m'avais gardée avec toi... en somme tout cela aurait pu arriver... comme nous aurions pu être heureux tous les deux !

CLAUDE. — Osmonde !

OSMONDE. — Tout se serait passé comme si elle était morte... simplement. Ce n'est pas toujours un malheur quand une personne meurt dans une famille. Tu es si généreux ! Tu m'aurais parlé d'elle, j'aurais cru que c'était quelqu'un qui valait la peine d'être regretté.

CLAUDE. — Mais c'est atroce ce que tu dis là !

OSMONDE. — Maintenant c'est vrai que tu aurais

peut-être été trop généreux. Tu n'aurais pas voulu me séparer d'elle ; mon Dieu ! comme si... ou bien, tu l'aurais retenue, tu crois toujours qu'on peut sauver les gens malgré eux. Oui, qui sait si tu ne lui aurais pas pardonné ? et l'on aurait toujours pu se demander... Heureusement, ce n'est pas arrivé ; n'est-ce pas ? ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées ?

CLAUDE, *avec effort.* — Non, les choses ne se sont pas passées ainsi.

OSMONDE. — Tant mieux. S'il fallait penser que tu as joué la comédie pendant vingt ans... ça me gâterait même ta tendresse. Papa, je t'ai fait du mal tout à l'heure, j'avais l'air de ne penser qu'à moi, mais je t'aime beaucoup, tu sais, et maintenant qu'il y a ce secret entre nous...

CLAUDE. — Non, non, j'ai eu tort. Tu n'es qu'une enfant qui n'as pitié de personne... *(Avec une sorte d'ardeur désespérée :)* Ma petite Osmonde, il faut me jurer que ces horribles idées ne reviendront plus.

OSMONDE. — Quelles idées ?

CLAUDE. — S'il fallait te perdre ainsi... Pourquoi souris-tu ?

OSMONDE. — On dirait que tu cherches à tirer parti... Mais je comprends. Tu es encore tout meurtri, tout malade... Quand on pense qu'il y a douze ou quinze jours tu ne savais pas...

CLAUDE, *très bas, comme avec honte.* — Non, je ne savais pas.

OSMONDE. — Pauvre papa chéri.

Elle l'embrasse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mme LEMOYNE

Mme LEMOYNE, *attendrie.* — Ah ! c'est gentil, ça. Bonjour, mignonne. Dis-moi, Claude, je suis si contente de ce que Francis vient de m'apprendre.

OSMONDE. — Comment, grand-mère ?

Mme LEMOYNE. — Je trouvais que ton papa avait si mauvaise mine que j'ai demandé à oncle Francis de passer le voir. Heureusement, il paraît que ce n'est rien. *(A Claude :)* On dirait que tu as les yeux rouges ?

OSMONDE. — C'est un grain de poussière.

Mme LEMOYNE. — Surtout ne frotte pas, on ne fait qu'enflammer davantage... *(A Osmonde :)* Ma petite chérie, ta maman te fait dire qu'elle a absolument besoin de toi... je crois qu'il s'agit d'une liste d'achats pour Noël.

OSMONDE. — Maman n'a aucun besoin de mes lumières, je te garantis que ce sera vite expédié ; à tout à l'heure, grand-mère...

Elle sort.

SCÈNE IX

CLAUDE, Mme LEMOYNE

Mme LEMOYNE. — Devine ce que Mme Hourseau vient de me dire.

CLAUDE. — Comment veux-tu que je sache ?

Mme LEMOYNE. — On est à la veille de te pressentir pour une grande paroisse de la rive droite... Chaillot.

CLAUDE. — Tu sais que je ne veux pas en entendre parler.

Mme LEMOYNE. — Il paraît que la proposition te sera faite en des termes si flatteurs...

CLAUDE. — Je n'ai pas l'habitude de me laisser forcer la main. Le jour où je quitterai la rue d'Alésia...

Mme LEMOYNE. — Eh bien ?

CLAUDE. — Ce ne sera pas pour aller avenue Marceau.

Mme LEMOYNE. — Mon cher enfant, je n'ai pas de conseil à te donner, mais je ne comprends pas que tu n'aies pas le désir d'avoir affaire à un auditoire plus digne de toi.

CLAUDE. — Il ne s'agit pas d'auditoire.

Mme LEMOYNE. — Je ne suis pas la seule à trouver qu'avec ton éloquence...

CLAUDE. — Je ne suis pas un conférencier.

Mme LEMOYNE. — Ton pauvre papa disait toujours : « Notre place est là où nous pouvons rendre le plus de services ».

CLAUDE. — D'accord.

Mme LEMOYNE. — Mme Hourseau me répétait encore tout à l'heure que bien des personnes qui seraient heureuses de t'entendre sont effrayées par la distance.

CLAUDE. — Il y a des tramways, et le métro est à cinq minutes...

Mme LEMOYNE. — Des personnes à qui tu pourrais faire du bien, des intellectuels. *(Mouvement de Claude.)* Ce n'est pourtant pas à moi à t'apprendre combien la vie de Paris est absorbante.

CLAUDE. — Le temps de ces gens-là est trop précieux. *(Brusquement :)* D'ailleurs, j'aurai peut-être bientôt une nouvelle à t'annoncer, une vraie.

Mme LEMOYNE, *avec excitation.* — Tu te remets à ta thèse sur Melanchton... Claude, quel bonheur !

CLAUDE. — Il n'est pas question de ça...

Mme LEMOYNE. — C'est dommage !

CLAUDE. — Il s'agit de mon ministère. Comme je suis malheureusement beaucoup moins sûr que toi de mes dons évangéliques, ou même...

Il s'arrête.

Mme LEMOYNE. — Qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDE, *comme à lui-même.* — J'en ai assez, j'en ai assez...

Mme LEMOYNE. — J'ai vraiment peur que Francis ne t'ai pas bien examiné.

CLAUDE. — Ça, c'est un peu trop commode... D'ailleurs, oui, tu as raison, je suis malade, mortellement malade.

Mme LEMOYNE. — Mon Dieu !

CLAUDE. — Rassure-toi, ce n'est que ma conscience qui est malade.

Mme LEMOYNE. — Tu m'as fait une de ces peurs, Claude... moi qui étouffe encore si facilement !

CLAUDE. — Que je crève de tristesse et de dégoût de moi-même, qu'est-ce que ça peut faire, du moment que je digère bien... Tiens, à l'instant, je viens de mentir ignoblement, tu m'entends.

Mme LEMOYNE. — Je suis bien sûre que ce n'est qu'une façon de parler.

CLAUDE. — C'est ça, verse-moi de la bonne tisane toute chaude, toute fade, comme lorsque j'avais dix ans... Oh ! maman, je t'en veux, à toi aussi.

Mme LEMOYNE. — Tu m'en veux ?

CLAUDE. — Dire que sans toi j'aurais le droit d'être le premier venu ; tiens, je serais entré dans un bureau.

Mme LEMOYNE. — Claude !

CLAUDE. — Les larmes que tu aurais versées à l'idée d'avoir un fils dans un bureau — comme si ce n'était pas probablement tout ce qu'il me fallait ! — Oh ! ta liste de professions avec les numéros : primo : pasteur comme papa et comme bon papa, et comme le père de bon papa ; deuxièmement, professeur, parce qu'on forme des âmes ; si Ernest avait vécu il aurait été professeur ; troisièmement, médecin, parce qu'on est encore au service de l'humanité. Voilà les pieuses niaiseries qui ont fait de moi le raté que je suis.

Mme LEMOYNE. — Toi, un raté !

CLAUDE. — Quand je me rappelle l'atmosphère où j'ai grandi ! la spécialité de Francis c'était les succès en composition, la mienne c'était les scrupules moraux. Ah ! maman, la fierté qui brillait dans tes yeux quand je venais procéder à mes petits déballages. Et tout le monde disait : « Francis, c'est une intelligence, mais Claude, c'est mieux que ça, c'est une conscience. » Qui sait s'il ne m'est pas arrivé d'inventer des scrupules pour vous faire plaisir ? Voilà... voilà ce qu'on appelle former une âme au service de Dieu. Et plus tard ! j'étais déjà à la Faculté de théologie, je me rappelle qu'il m'est venu certaines inquiétudes ; j'en ai parlé à papa. Mais cette fois, changement de tableau. De mon lit je vous ai entendus parler toute la nuit — et le lendemain au petit déjeuner tu avais les yeux rouges et tu me regardais comme si j'avais découché. C'est ainsi que vous développiez en moi le goût de la sincérité. Non, vois-tu, ce n'est tout de même pas complètement ma faute si j'ai fait faillite. Ce mot t'étonne, c'est pourtant la stricte vérité. J'ai vécu sur de l'argent qui ne m'appartenait pas. Toujours à crédit. Et maintenant...

Mme LEMOYNE. — Je ne répondrai pas à tes reproches, ils sont trop injustes, et je sais que tu ne penses pas ce que tu dis. Mais je ne veux pas que tu te tortures ainsi ; moi, je suis fière de toi, tu m'entends. Je sais que tu as semé le bon grain à pleines poignées.

CLAUDE. — Il ne faut plus dire ces mots-là, je ne peux plus les entendre.

Mme LEMOYNE. — Tu as mené la vie d'un grand chrétien.

CLAUDE. — Il aurait fallu d'abord mener celle d'un homme, et je ne suis pas un homme ; je n'ai pas seulement su aimer comme un homme — haïr comme un homme.

Mme LEMOYNE. — Haïr ?

CLAUDE. — Oui, oui, haïr aussi... Je ne suis rien, je ne suis rien.

Il s'effondre dans un fauteuil.

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMEE

EDMÉE, *qui a entr'ouvert la porte.* — Que se passe-t-il ?

Mme LEMOYNE. — Il est tout à fait malade. Il faut absolument consulter. Vous devriez me laisser l'emmener à Lausanne. Nous avons de très bons spécialistes...

EDMÉE. — De quoi ?

Mme LEMOYNE. — De tout, de tout...

CLAUDE, *rudement.* — Qu'est-ce que vous complotez là, toutes les deux ? Ah ! oui, vous pouvez me regarder... je suis votre œuvre.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

OSMONDE, EDMÉE, puis FÉLICIE

Osmonde est assise et lit. De temps en temps elle jette un regard sur sa mère qui est assise, elle aussi, en toilette de ville, l'air désemparé, et n'a pas même enlevé son chapeau.

OSMONDE. — Tu ressors ?

EDMÉE. — Non.

OSMONDE. — Alors, pourquoi n'enlèves-tu pas ton chapeau ? *(Edmée ôte lentement son chapeau. Un silence.)* Tu as l'intention de le garder longtemps sur tes genoux ? *(On frappe à la porte.)* Entrez. Qu'est-ce que vous voulez, Félicie ?

FÉLICIE, *entrant.* — Madame n'a rien commandé pour le dîner.

EDMÉE. — Faites ce que vous voudrez.

FÉLICIE. — Oh ! mais moi je ne sais pas ; c'est à Madame de dire.

EDMÉE. — Eh bien, la même chose qu'hier.

FÉLICIE. — Et le pensionnaire qui est déjà venu me dire ce matin qu'il ne supportait pas les épinards !

OSMONDE. — Il ne faut pas dire « le pensionnaire », Félicie... Vous n'avez pas à recevoir d'observations de ce monsieur ; s'il n'est pas content, c'est à Madame qu'il doit se plaindre. Comprenez-vous ?

FÉLICIE. — C'est ce que j'ai répondu. Il dit que Madame l'intimide, est-ce que je sais ?

OSMONDE. — Allez, Félicie.

FÉLICIE. — Alors, c'est dit ? Je ferai la même chose qu'hier. Faudra pas se plaindre que c'est toujours pareil.

Elle sort.

SCÈNE II

EDMÉE, OSMONDE

OSMONDE, *sans lever la tête, après un silence.* — Est-ce qu'il est mort ?

EDMÉE. — Qu'est-ce que tu dis ?

OSMONDE. — Je demande s'il est mort.

EDMÉE. — De qui parles-tu ?

OSMONDE. — Eh bien, de lui... du monsieur de l'autre jour.

EDMÉE. — Osmonde !

OSMONDE. — Je ne sais pas, moi, tu comprends ; je n'ai pas l'habitude de te voir aussi... déprimée.

EDMÉE. — Alors ton père t'a appris...

OSMONDE. — Il faut croire.

EDMÉE. — Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il t'avait parlé ? Quand cela s'est-il passé ?

OSMONDE. — Il y a deux jours.

EDMÉE. — Et toi, tu n'as même pas...

OSMONDE. — Je ne sais vraiment pas ce qu'on dit en pareil cas, je suppose qu'il y a des formules, mais celles-là, tu ne me les a pas enseignées.

EDMÉE. — Tu n'as pas de cœur.

OSMONDE. — Ce n'est pas nouveau.

EDMÉE. — Généreux comme il est, je suis bien sûre que ton père...

OSMONDE. — Il s'est borné à m'instruire d'un fait qui se passe de commentaire.

EDMÉE. — Ferme ton livre, s'il te plaît.

OSMONDE. — Si ça te fait plaisir.

Elle ferme son livre, se retourne vers sa mère et la regarde, le coude appuyé à la table.

EDMÉE. — Je n'ai pas à entrer dans les détails.

OSMONDE. — Je te ferai d'ailleurs remarquer que je ne t'ai rien demandé.

EDMÉE. — Mais ce que tu peux te dire, c'est que trois êtres ont mortellement souffert les uns par les autres, sans que ce soit peut-être la faute d'aucun d'eux, et que ce n'est pas fini. Tu entends ce que je dis ?

OSMONDE. — Naturellement, mais je ne vois pas en quoi tout ça me regarde.

EDMÉE. — Quelqu'un de jeune comme toi, quelqu'un qui a la vie devant soi...

OSMONDE. — Oh !

EDMÉE. — Devrait avoir le désir d'apporter un peu de réconfort à... ces malheureux.

OSMONDE. — Je ne saisis pas.

EDMÉE. — Cette personne dont tu parlais...

OSMONDE. — Le monsieur de l'autre jour ?

EDMÉE. — Elle n'a plus que très peu de temps à vivre.

OSMONDE, *froidement.* — C'est très triste.

EDMÉE. — Mais enfin tu sais qui c'est ? C'est ton...

OSMONDE. — Et alors ?

EDMÉE. — Il n'a auprès de lui qu'une garde salariée...

Ses épaules sont secouées par une espèce de sanglot convulsif.

OSMONDE. — Écoute, maman, je te rappelle que le petit Junod peut entrer d'un instant à l'autre ; s'il voit cette figure...

EDMÉE. — Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

OSMONDE. — Ah ! je croyais qu'en toutes circonstances il fallait « se tenir. »

EDMÉE. — A ton âge on ne se doute même pas de ce que peut être une certaine solitude ; quand on n'est plus jeune, quand on est malade et qu'il n'y a peut-être pas dans tout le passé un seul souvenir heureux auquel on puisse se reporter...

OSMONDE. — Ah ! ce monsieur n'a pas de souvenirs agréables ?

EDMÉE. — Ça lui ferait tant de bien si tu voulais aller lui tenir compagnie de temps en temps. Moi je ne peux rien pour lui, il dit même que je lui fais du mal.

Edmée a peine à se contenir. On frappe à la porte.

OSMONDE. — Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE III

LES MÊMES, FRED

FRED. — Je vous demande pardon, mademoiselle, je ne voudrais surtout pas déranger. Ça n'a vraiment aucune importance... c'était seulement pour dire... je ne sais pas si vous savez que j'ai eu de l'entérite quand j'étais enfant.

OSMONDE. — Non, nous ne savions pas.

FRED. — Oui, naturellement ; et alors il m'en est resté... Enfin il y a certains légumes que je ne... alors, comme en passant devant la cuisine, j'ai cru sentir...

OSMONDE. — C'est bien, on vous fera un œuf.

FRED. — Merci, mademoiselle. J'espère que ça ne dérangera pas trop ; je m'excuse, mais c'est ma mère qui m'a tellement recommandé... Du reste, dans la famille, nous avons tous les intestins délicats.

OSMONDE. — Oui, oui, au revoir.

Fred sort.

SCÈNE IV

EDMÉE, OSMONDE

OSMONDE. — Maintenant je t'avoue que je suis très étonnée de ce que tu me demandes. A supposer que je trouve une heure par-ci, par-là pour aller faire la lecture à ce monsieur, je ne vois pas très bien quels sujets de conversation nous pourrions avoir ; je m'en voudrais de réveiller des souvenirs pénibles, et puisqu'il n'en a pas d'autres...

EDMÉE. — Ce ton de persiflage est atroce. Tu es un monstre.

OSMONDE. — Tu ne m'as pas laissée finir ma phrase. Il serait élémentaire de demander à papa ce qu'il pense de ces visites.

EDMÉE. — Ton père est la bonté même.

OSMONDE. — Il est encore excessivement ébranlé.

EDMÉE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

OSMONDE. — On ne fait pas impunément une pareille découverte.

EDMÉE. — Quelle découverte ? enfin, qu'est-ce que tu t'imagines ? Il y a dix-neuf ans qu'il sait à quoi s'en tenir.

OSMONDE. — Ah ?

Un silence.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRED

FRED, *entr'ouvrant la porte.* — Mademoiselle, je voulais simplement dire que si on a par hasard la bonté de me faire un œuf, il vaudra peut-être mieux qu'il ne soit pas à la coque, parce que j'ai cru remarquer qu'à Paris... Mais, naturellement, ce sera comme vous voudrez. *(Découvrant Edmée :)* Oh ! est-ce que Mme Lemoyne est souffrante ? Je suis désolé...

OSMONDE. — Ma mère a une forte névralgie. Maman, il me semble que tu devrais aller t'étendre un instant.

FRED. — Si j'osais... peut-être qu'un cachet soulagerait madame votre mère, j'ai une petite pharmacie de voyage assez bien garnie...

EDMÉE. — Merci, monsieur, vous êtes bien aimable.

Elle sort.

SCÈNE VI

FRED, OSMONDE

FRED. — J'ai peur que ce ne soit moi qui fasse partir Mme Lemoyne... J'ai dû vous paraître si ridicule avec mes épinards et mon œuf à la coque. Je suis sûr que vous allez croire que je ne m'inté-

resse qu'à la nourriture. Mais c'est tout le contraire; maman pourra vous dire que je ne sais jamais ce que je mange. C'est vrai, je n'ai aucune exigence, du reste à la maison tout le monde me considère comme un intellectuel.

OSMONDE. — Je vois.

FRED. — Si j'attachais de l'importance à ces choses-là je ne serais pas venu loger chez vos parents. Parce que des gens supérieurs comme eux mangent n'importe comment... Je tenais à vous expliquer parce que je serais tout à fait désolé si vous deviez rester sur cette impression. C'est si important une première impression. C'est vrai que ce n'est pas la première fois que les circonstances nous rapprochent. Vous vous rappelez l'été que vous avez passé à Evilard, à la pension des Soldanelles. J'étais à l'hôtel des Cyclamens avec mes cousins du Locle... Vous aviez un coup de raquette épatant. Nous avons même fait une fois un single, si vous vous rappelez. Et puis il y a eu une fête à la pension ; vous avez chanté une petite machine : c'était chic. Moi, du reste, la musique me fait un effet ! L'air m'est toujours resté ; s'il y avait un piano, je vous le jouerais.

OSMONDE. — Vous avez une excellente mémoire qui doit beaucoup vous aider dans vos études.

FRED. — Encore assez. Mais il y a des choses qui ne sont pas commodes. Aujourd'hui on vous demande tellement d'érudition et de philosophie et des tas de bazars : on n'en sort plus. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je trouve que tout ça ne devrait pas être nécessaire. Ce qu'il faut surtout, c'est avoir de la foi. Moi, je n'ai pas à me plaindre, je peux dire que j'ai énormément de foi, énormément.

OSMONDE. — Mes félicitations.

FRED. — Oh ! il n'y a pas de quoi. C'est ma nature.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE, à Fred. — Bonjour, Fred.

FRED, *rougissant.* — Bonjour, monsieur, je m'excuse de déranger, j'étais venu demander un renseignement à M^lle^ Osmonde.

CLAUDE. — Il n'y a pas de mal.

Fred sort.

OSMONDE. — Voilà : c'est probablement sur un numéro de ce genre que j'aurais eu le bonheur de tomber si... Tu m'excuses, papa ?

Elle s'installe à la table et écrit.

CLAUDE. — A qui écris-tu ?

OSMONDE. — Je te dirai ça dans une seconde... *(Elle ferme la lettre et va à la porte.)* Félicie !

FÉLICIE, *à la cantonade.* — Mademoiselle...

OSMONDE. — Portez ça immédiatement chez M. Mégal.

FÉLICIE *entre et prend la lettre.* — Bien, mademoiselle.

Elle sort.

CLAUDE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

OSMONDE. — Maintenant, dis-moi, papa, je viens de découvrir... pourquoi m'as-tu laissée croire que tu venais seulement d'apprendre la vérité ? Je ne comprends pas très bien, et je t'avoue que je ne trouve pas ça chic de ta part. Moi qui espérais que nous serions plus en confiance dorénavant...

CLAUDE, *bas, sans la regarder.* — C'est par lâcheté que je t'ai menti.

OSMONDE. — Comment ?

CLAUDE. — L'idée que tu ferais certaines réflexions.

OSMONDE. — Quelles réflexions ?

Un silence. Osmonde l'examine.

CLAUDE, *très bas.* — Des réflexions humiliantes pour moi...

OSMONDE. — Alors j'avais compris.

CLAUDE. — Où est ta mère ?

OSMONDE. — Elle est sur son lit.

CLAUDE. — Elle est malade ? *(Geste évasif d'Osmonde.)* Qu'est-ce qu'elle a ?

OSMONDE. — Elle m'a l'air assez démoralisée.

CLAUDE. — Vous avez parlé de cela ?

OSMONDE. — Quelques mots.

CLAUDE, *durement.* — Je te l'avais pourtant défendu.

OSMONDE. — C'est elle qui m'a entreprise au sujet de ce monsieur. Elle me demande d'aller lui tenir compagnie de temps en temps.

CLAUDE, *violent.* — Tu n'iras pas.

OSMONDE. — Je n'ai pas l'intention d'y aller.

CLAUDE. — Je te l'interdis, c'est bien simple.

OSMONDE. — Tu peux t'épargner cette peine.

CLAUDE. — Et si par hasard il se permet de revenir...

OSMONDE. — C'est peu vraisemblable.

CLAUDE. — Il ne manquerait plus que ça que tu ailles chez lui sans mon autorisation !

OSMONDE. — Mais, papa, je ne sais pas ce qui te prend.

CLAUDE. — C'est qu'après tout ce qui s'est passé tu pourrais croire, je ne sais pas, moi... mais c'est fini, je te le garantis.

OSMONDE. — Qu'est-ce qui est fini ?

CLAUDE. — Je me suis assez humilié. Ah ! faire mal à quelqu'un !

OSMONDE. — Tu ne pourrais pas.

CLAUDE. — Oh ! si, maintenant, je saurais... Jeter quelqu'un dehors... taper dessus.

OSMONDE. — Ça ne te ferait aucun plaisir.

CLAUDE, *d'une voix changée.* — Voilà où j'en suis. Moi. C'est comme si j'avais bu de l'alcool... Ah ! c'est effrayant. Depuis deux jours. Tous les sentiments que je n'avais jamais eus, tous les mots que je n'avais jamais dits... Si tu avais entendu tout à l'heure les phrases que je prononçais presque à haute voix. Dis-moi que ça va passer... Mais non, je ne suis même pas sûr d'avoir envie que ça passe.

OSMONDE. — Tu es hors de toi, c'est visible. Mais c'est un accès qui ne durera pas.

CLAUDE. — Oui.

OSMONDE. — D'ailleurs il y a des moments où tu es tout à fait calme, c'est seulement quand tu es seul...

CLAUDE. — Ce sont comme des bouffées qui montent je ne sais pas d'où.

OSMONDE. — Tu vois bien, tu es de nouveau tout à fait tranquille.

CLAUDE. — Tu me parles comme à un malade.

FÉLICIE, *au dehors.* — C'est M. Mégal qui demande s'il peut parler à Mademoiselle.

CLAUDE. — Comment ?

OSMONDE. — Faites entrer M. Mégal.

CLAUDE. — C'est toi qui lui as dit de venir ?

OSMONDE. — Oui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MEGAL

MÉGAL, *s'inclinant.* — Monsieur, mademoiselle...

OSMONDE. — Je suis heureuse que mon père assiste à notre conversation. Vous m'avez dit que vous cherchiez quelqu'un qui pût s'occuper complètement d'Yvonne et de Suzanne. Eh bien, je viens vous offrir de me consacrer à elles...

MÉGAL. — Mademoiselle, je suis plus touché que je ne puis dire de votre proposition ; mais c'est impossible... d'abord vous n'avez pas le temps.

CLAUDE. — Je ne comprends pas que tu aies dérangé M. Mégal pour une pareille absurdité.

OSMONDE. — J'ai tout mon temps libre, et j'ai besoin d'une tâche qui m'absorbe complètement. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est d'accepter la proposition que je vous fais.

MÉGAL. — Mais enfin, mademoiselle, je ne sais pas si vous avez réfléchi que je m'apprête à quitter Paris pour plusieurs mois.

OSMONDE. — Vous me l'avez dit.

MÉGAL. — Vos parents...

CLAUDE. — Monsieur, je vous sais gré de comprendre que c'est en effet complètement impossible. Je ne conçois pas comment cette idée a pu seulement traverser l'esprit de ma fille.

OSMONDE, *à Mégal.* — Réfléchissez.

MÉGAL. — Mademoiselle, j'estime que... je n'ai pas le droit d'accepter.

OSMONDE. — Pourquoi pas le droit ?

MÉGAL. — Ce serait abuser de l'affection même que vous avez témoignée à mes enfants. Je croirais commettre une mauvaise action.

OSMONDE. — A l'égard de mes parents ?

MÉGAL, *profondément troublé.* — Pas seulement à l'égard de vos parents.

CLAUDE, *lui tendant la main.* — Monsieur, vous êtes un galant homme, mais vous estimerez comme moi qu'il n'y a pas lieu de prolonger cette conversation. Quand j'aurai fait valoir mes raisons à ma fille...

OSMONDE. — Je les connais.

CLAUDE. — Vous pouvez voir que ma fille n'est pas en ce moment dans son état normal.

MÉGAL, *à Claude.* — Je ne puis vous dire combien j'aurais voulu pouvoir accepter cette offre si généreuse... c'est plus qu'un regret. *(Sa voix s'étrangle.)* C'est une sorte de déchirement... je...

OSMONDE, *à Claude.* — C'est extrêmement simple. Si tu ne me laisses pas libre d'agir à ma guise, j'irai m'installer au chevet... du malade dont nous parlions tout à l'heure, et je ne le quitterai pas avant la fin. *(A Mégal :)* Il s'agit d'un parent auquel je me consacrerai si vous refusez ma proposition.

CLAUDE, *à Mégal.* — Monsieur, je vous supplie de me laisser avec elle. Personne ne peut savoir ce que je souffre.

OSMONDE, *à Mégal.* — A tout à l'heure.

MÉGAL, *à Claude avec une sorte de commisération.* — Monsieur, du fond du cœur, je vous...

Il lui serre la main et sort.

SCÈNE IX

CLAUDE, OSMONDE

OSMONDE. — Choisis.

CLAUDE. — Je n'ai pas à choisir. Tu restes ici.

OSMONDE. — En aucun cas je ne resterai ici..

CLAUDE. — Prends garde.

OSMONDE. — Tu as beau faire : tes menaces...

CLAUDE. — Mais qui es-tu donc ?

OSMONDE. — Je ne suis pas ta fille... Va, rappelle-toi qu'au fond on ne gagne jamais grand-chose à retenir les gens malgré eux.

CLAUDE. — Si c'est de ta mère que tu parles, il y a eu un jour où elle m'a supplié de ne pas la chasser.

OSMONDE. — Alors, que te reproches-tu ?

CLAUDE. — Le lendemain elle me suppliait de lui rendre sa liberté.

OSMONDE, *elle a un léger mouvement d'épaules méprisant.* — Moi, je sais parfaitement ce que je veux.

CLAUDE. — Je ne te laisserai pas te jeter dans les bras de cet homme.

OSMONDE. — Tu ne peux rien empêcher.

CLAUDE. — Ta grand-mère t'emmènera en Suisse.

OSMONDE. — Enfin, raisonnons.

CLAUDE. — Ta mère n'avait pas ce sang-froid monstrueux.

OSMONDE. — Dommage pour elle et probablement pour tout le monde ici. Voilà un homme jeune, robuste, enchaîné à une folle... Il m'aime, et je l'aime aussi. Entre lui et moi il n'y a qu'une convention, un mensonge, dont nous ne sommes pas dupes ni l'un ni l'autre. Si par pure lâcheté je me dérobe, il n'est pas difficile de deviner sur quelles consolations dégradantes il se rabattra.

CLAUDE. — Tu ne te fais pas d'illusions...

OSMONDE. — Aucune illusion ; si je peux le sauver de cette honte...

CLAUDE. — Tu n'es qu'une enfant pervertie.

OSMONDE. — Je vois que tes principes tiennent bon, c'est très heureux.

CLAUDE. — C'est comme si ta conscience était abolie...

OSMONDE. — La conscience... tu m'avoueras que ses oracles sont sujets à caution. Je me trompe peut-être, mais ton exemple même...

CLAUDE. — Voilà la leçon que tu tires de ma vie.

OSMONDE. — Moi je trouve que l'essentiel c'est de ne pas s'en laisser accroire... je veux dire...

CLAUDE. — Et si tu t'imagines que tu ne te leurres pas quand tu prétends que c'est par charité, par bonté d'âme que tu te livres à cet homme ?

OSMONDE. — Je n'ai rien dit de pareil... Il est trop clair que s'il ne me plaisait pas... Je te ferai simplement remarquer que même si on croit à la vertu, à l'amour du prochain, à tout le bazar, comme dit Fred, eh bien, ma résolution se justifie encore très bien. Prends-la par ce bout si l'autre te brûle les doigts. Après tout je vais fonder une espèce de foyer moi aussi ; évidemment tu ne seras pas invité à le bénir, mais en somme... Mon pauvre papa, tu me fais penser à ces gens de la pension d'Evilard qui allaient regarder les Alpes tous les matins à travers les vitres coloriées de la véranda... vu ainsi, le paysage leur paraissait bien plus beau, mais en même temps ils regrettaient que ce ne fût pas un effet naturel : ils discutaient là-dessus à perte de vue, ils n'arrivaient jamais à se mettre d'accord avec eux-mêmes. Tu es comme eux, tu ne sais pas ce que tu préfères et tu te rends malheureux. La grande différence entre nous, vois-tu, c'est que je n'arrive plus à prendre tout cela au sérieux. C'est peut-être que j'ai trop entendu pérorer autour de moi sur nos devoirs, sur notre dette envers Dieu. Quand on a entendu parler de son âme tous les dimanches de dix à onze, sans compter les prières quotidiennes... Il y a certains mots, certaines idées... je ne sais pas, il me semble qu'il faudrait sentir une espèce de frisson, une espèce de vertige chaque fois qu'on les prononce devant vous. Eh bien, non ! Ton sermon du dimanche, c'est un peu comme les comptes de cuisine. Je crois que si ce n'était pas une sorte de routine même pour toi, si j'avais eu près de moi quelqu'un qui vécût dans la terreur ou dans l'éblouissement... Mais une religion comme la tienne, en somme, ça ne change rien à rien. C'est une toile de fond, rien de plus. Du reste, le Bon Samaritain qui est là, il te ressemble, mais à un point ! Il ne faut pas me regarder de cet air misérable, papa ; c'est du chantage, ce n'est pas digne de toi.

CLAUDE. — Si tu pars, il ne me restera rien.

OSMONDE. — Mais ce serait pire si je restais. La vie à trois maintenant... Après ce que nous nous sommes dit... Pour pouvoir vivre ensemble il faut tout de même garder un minimum d'illusions les uns sur les autres. Et puis, songe que je vais avoir une belle tâche à remplir. Remplacer la maman qui ne reviendra jamais. Voyons ! Pense à cela. Les verres de couleur ont du bon, après tout. Il ne faut pas avoir honte d'en user.

Un silence.

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE, *on la sent chancelante.* — Qui était là tout à l'heure ?

OSMONDE. — M. Mégal est venu un instant.

EDMÉE. — Qui lui a permis de venir ici ?

OSMONDE. — J'avais à lui parler en présence de papa.

EDMÉE, *à Claude.* — Alors, tu étais là ?

CLAUDE. — Oui.

EDMÉE. — Qu'est-ce que tout cela signifie ?

OSMONDE. — Une décision a été prise en ton absence. Je suis toute prête à t'en faire part, mais je te préviens que je me refuse à la laisser remettre en question.

EDMÉE. — Tu te refuses ?

OSMONDE. — Absolument. M. Mégal veut bien de moi comme institutrice pour ses enfants.

CLAUDE, *à mi-voix.* — Ce n'est même pas vrai.

OSMONDE. — Je me charge de le convertir.

EDMÉE, *à Claude.* — Tu la laisses faire ? Alors voilà ton autorité sur elle...

CLAUDE, *avec une violence soudaine.* — Je n'ai aucune autorité sur la fille de M. Sandier. Je constate simplement qu'elle est digne de sa mère et qu'elle suit son exemple.

EDMÉE. — Claude.

CLAUDE. — Maintenant, écoute-moi, Edmée : c'est probablement la dernière fois que j'aurai l'occasion de te faire connaître ma façon de penser, car je ne me soucie pas de te disputer plus longtemps à l'intéressante victime sur laquelle tu t'attendris depuis quelques jours.

EDMÉE. — Quoi ? tu me chasses ?

CLAUDE. — J'aurais scrupule à priver plus longtemps ce mourant des bons soins que tu brûles de lui prodiguer.

OSMONDE. — Papa, tu as de nouveau ta figure de tout à l'heure ; tu n'es pas maître de toi.

CLAUDE, *brutalement.* — Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Si tu allais t'entendre avec cet individu au sujet des conditions ?

OSMONDE. — Des conditions ?

CLAUDE. — A moins que tu ne croies qu'il compte te prendre au pair ?

OSMONDE, *avec une douceur insultante.* — Ça ne fait rien, je ne t'en veux pas.

Elle sort.

SCÈNE XI

CLAUDE, EDMÉE

EDMÉE. — Claude, empêche-la !

CLAUDE. — A toi d'user de ton influence.

EDMÉE. — Empêche-la.

CLAUDE. — A partir d'aujourd'hui je me désintéresse de ta fille et de toi-même. Un des rares reproches que tu ne m'avais pas adressés.

EDMÉE. — Rappelle-toi que tu m'avais pardonné.

CLAUDE. — Elle a dit ça sérieusement... alors tu ne te rends pas compte que ce seul mot de pardon à présent... oh ! et puis non, assez. Ces explications me donnent la nausée.

EDMÉE. — A moi aussi, je t'assure.

CLAUDE. — Ce que j'ai dit tout à l'heure était absolument sincère. Maintenant qu'elle nous quitte, il n'y a pas de raison pour que nous continuions à vivre ensemble. Tu as, paraît-il, de grands devoirs envers quelqu'un d'autre. Tu pourras les remplir en conscience désormais. Quant à moi, il est probable que je quitterai le pastorat.

EDMÉE, *avec un brusque effroi.* — Ce n'est pas vrai.

CLAUDE. — Le peu de forces que je croyais posséder encore, je sens que je l'ai perdu.

EDMÉE. — La foi ne peut pas te manquer ainsi tout d'un coup, ce n'est pas possible.

CLAUDE. — Je ne sais pas, la foi véritable ne m'a peut-être jamais été donnée.

EDMÉE. — La foi véritable... rappelle-toi pourtant, quand nous nous sommes fiancés, la façon dont tu parlais de la vie, le ton dont tu disais certains mots... tu étais sincère.

CLAUDE. — J'étais sincère, j'étais heureux.

EDMÉE. — Tes yeux brillaient, il me semble quelquefois que c'est à cause de ce regard que je t'ai épousé... Autour de moi personne ne parlait comme toi, et ils avaient tous des figures ternes. Toi, quand tu disais ces mots-là, rien qu'à l'accent avec lequel tu les prononçais... c'était comme un monde que tu m'ouvrais.

CLAUDE. — Et la petite m'avouait il n'y a pas dix minutes que ces mêmes phrases trop souvent répétées l'avaient éloignée de la foi.

EDMÉE. — Ce n'étaient pas les mêmes ; elles étaient intactes.

CLAUDE. — Je t'ouvrais un monde ? qu'est-ce que c'était que ce monde ?

EDMÉE. — Je ne sais pas.

CLAUDE. — Rappelle-toi ce qui a suivi. Les premiers mois de notre mariage. Ces doutes qui m'ont assiégé. Les grandes promenades que tu faisais toute seule et d'où tu revenais fatiguée, sombre, le visage barré. A tout ce que je te disais tu ne répondais que par des monosyllabes, et je t'en voulais.

EDMÉE. — Tu ne me le disais pas.

CLAUDE. — Est-ce que je t'aimais dans ce temps-là ? et toi, m'aimais-tu ? nous ne nous le rappelons pas, nous ne l'avons peut-être jamais su. *(Un silence.)* C'est sur la foi d'un regard ou d'une intonation que tu as engagé ta vie. Un regard qui promettait... quoi ? cette promesse mystérieuse n'a pas été tenue, et voilà toute l'histoire de notre vie commune... Et lorsque je pense à Dieu, c'est pareil. J'ai cru quelquefois qu'il me parlait, et ce n'était peut-être qu'une exaltation menteuse. Qui suis-je ? Quand je cherche à me saisir, je m'échappe à moi-même. Il y a un instant je croyais te détester, il me semblait que j'avais envie de te meurtrir, de te chasser, de te piétiner... Voilà que c'est passé... Il a de la chance, tu ne trouves pas ?

EDMÉE. — De qui parles-tu ?

CLAUDE. — De... lui.

EDMÉE. — Pourquoi a-t-il de la chance, Claude ?

CLAUDE. — Parce qu'il aura bientôt fini.

EDMÉE. — La mort ne t'effraie pas ?

CLAUDE. — Non, je ne crois pas... C'est tout de même la seule chance de l'homme. Même si ce n'est pas une porte qui s'ouvre.

EDMÉE. — Tu es plus brave que moi.

CLAUDE. — Tu as peur d'être jugée ?

EDMÉE. — Oui... je ne sais pas...

CLAUDE. — Et moi au contraire... Etre connu tel qu'on est... ou alors dormir.

EDMÉE. — Pourquoi souris-tu ? à quoi penses-tu ?

CLAUDE. — Tu te rappelles au-dessus de Saint-Loup, cet endroit où le sol s'affaisse brusquement... Il y a une grande cassure verte au fond de laquelle coule la Ravenouze. Quand il fait clair on aperçoit les Trois-Becs tout au bout de la vallée. On irait là un soir après dîner comme dans les tout premiers temps, et puis...

EDMÉE, *avec effroi.* — Non, non, je ne veux pas...

FÉLICIE, *à la cantonade.* — Mais non, mademoiselle, je vais prévenir Monsieur le pasteur.

Elle entre.

CLAUDE. — Qu'est-ce que c'est, Félicie ?

FÉLICIE. — C'est Mlle Aubonneau avec le petit René, qu'elle m'a dit.

CLAUDE. — Pourquoi avez-vous dit que j'étais là ?

FÉLICIE. — Eh bien, est-ce que vous n'y êtes pas ? *(Claude et Edmée se regardent :)* Si vous voulez entrer, mademoiselle ?

SCÈNE XII

LES MÊMES, Mlle AUBONNEAU, LE PETIT RENE

Mlle AUBONNEAU. — Bonjour, madame ; bonjour, monsieur le pasteur, je m'excuse de venir à pareille heure ; mais c'est le jour de sortie de René, et nous avons fait des courses tout l'après-midi.

CLAUDE. — Mais c'est très aimable, au contraire.

Mlle AUBONNEAU. — Nous tenions d'autant plus à venir aujourd'hui que c'est l'anniversaire de votre mariage.

EDMÉE. — 21 décembre, c'est vrai... c'est vrai.

Mlle AUBONNEAU, *à René.* — Eh bien, tu pourrais donner ton bouquet à Mme Lemoyne. S'il est permis d'être empoté à ce point-là !

René donne le bouquet à Edmée.

EDMÉE. — C'est beaucoup trop gentil.

CLAUDE. — Oui, c'est vraiment...

Mlle AUBONNEAU. — C'est bien la moindre des choses, quand je pense à tout ce que nous vous devons... Sa mère *(elle montre René)* m'a chargée de vous souhaiter le bonjour.

CLAUDE. — Comment va-t-elle ?

Mlle AUBONNEAU. — C'est toujours à peu près, mais elle ne se plaint pas ; et puis, comme elle dit : « Sans monsieur et madame Lemoyne, le bon Dieu seul sait où je serais ».

EDMÉE. — Comment ?

Mlle AUBONNEAU. — Eh bien, vous ne vous rappelez pas que c'est vous qui l'avez fait entrer rue Michel-Bizot ?

CLAUDE. — C'est vrai, elle est là-bas, maintenant.

Mlle AUBONNEAU. — Chez les diaconesses de la rue Michel-Bizot. Comme elle dit : « Tout le monde est très gentil pour moi. »

CLAUDE. — Tant mieux.

Mlle AUBONNEAU. — Et elle m'a bien chargée de vous dire qu'elle prie beaucoup pour vous, monsieur le pasteur, bien que vous n'ayez sûrement guère besoin de ses prières, et aussi pour Mme Lemoyne, et pour Mlle Osmonde.

CLAUDE. — Merci, merci.

Mlle AUBONNEAU. — Comme nous disons toujours, des pasteurs comme vous ça ne court pas les rues.

LE PETIT RENÉ. — Est-ce que je pourrais souhaiter la bonne année à ma marraine ?

Mlle AUBONNEAU. — Parce qu'il ira chez ma mère, en Charente, pour le nouvel an.

EDMÉE. — C'est vrai ; j'oubliais qu'Osmonde est sa marraine...

Elle va au fond et appelle : « Osmonde ! Osmonde ! »

OSMONDE, *à la cantonade.* — Qu'est-ce que c'est ?

EDMÉE. — Ton filleul est là ; il voudrait te dire bonjour... Le petit René Aubonneau...

Mlle AUBONNEAU. — Non, lui, c'est Ferrandon, le nom de mon beau-frère.

EDMÉE. — C'est vrai, je vous demande pardon. Le petit Ferrandon, Osmonde.

OSMONDE, *du dehors.* — C'est que je suis dans mes emballages.

Mlle AUBONNEAU. — Mlle Osmonde part en voyage ?

EDMÉE. — Elle se prépare à prendre une situation.

Mlle AUBONNEAU. — Elle a toujours été si sérieuse ! et naturellement c'est une situation... quelque chose de tout à fait...

CLAUDE. — Une place d'institutrice...

Mlle AUBONNEAU. — Vraiment ? et je suppose que c'est chez des personnes que vous connaissez...

CLAUDE. — C'est chez un monsieur dont la femme a perdu la raison.

Mlle AUBONNEAU. — Quelle horreur ! c'est qu'aussi on voit des choses...

CLAUDE. — Il y a là deux petites filles...

Mlle AUBONNEAU. — Et naturellement le monsieur est déjà d'un certain âge. Je suis sûre que ce sera une vraie maman pour ces petites chéries.

OSMONDE, *entr'ouvrant la porte.* — Voilà, René, si tu veux entrer. Bonjour, mademoiselle, entrez donc aussi un instant.

Mlle AUBONNEAU. — Je suis si contente de vous voir.

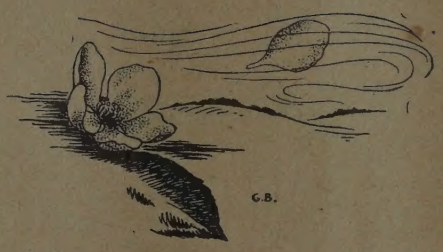
LE PETIT RENÉ, *en entrant.* — Marraine, je vous la souhaite bonne et heureuse.

Claude et Edmée restent seuls.

EDMÉE. — Voilà... voilà pour qui il va falloir vivre à présent.

CLAUDE, *perdu dans ses pensées.* — Être connu tel qu'on est...

RIDEAU



Edmée. Claude.

Félicie. Osmonde.

6 EDMÉE. — *La femme en moi, tu ne l'a pas satisfaite.* (ACTE II, SCÈNE VI.)

7 OSMONDE. — *Il ne faut pas dire "le pensionnaire", Félicie.* (ACTE IV, SCÈNE PREMIÈRE.)

8 FRED. — *Moi, je n'ai pas à me plaindre, je peux dire que j'ai énormément de toi, énormément.* (ACTE IV, SCÈNE VI.)

9 CLAUDE. — *Vous pouvez voir que ma fille n'est pas dans son état normal.* (ACTE IV, SCÈNE VIII.)

10 Mlle AUBONNEAU. — *Je suis si contente de vous voir.* (ACTE IV, SCÈNE XII.)

Photographies *France-Illustration*.

Fred Junod. Osmonde.

Mégal. Osmonde. Claude.

Osmonde. Mlle Aubonneau. Le petit René.

UN HOMME DE DIEU devant la critique

VINGT-QUATRE ANS D'ATTENTE...

Un Homme de Dieu, la pièce que Gabriel Marcel a publiée aux *Cahiers verts* en 1925, vient cette semaine seulement d'être jouée à Paris pour la première fois. C'est la troupe d'André Clavé (le Centre dramatique de l'Est) qui, après l'avoir créée à Colmar en janvier dernier, nous la présente au Théâtre de l'Œuvre. Cette pièce a donc attendu vingt-quatre ans ses acteurs et son public. Vingt-quatre ans... on croit rêver.

Le plus curieux, c'est que la pièce semble avoir été écrite aujourd'hui. Le sujet n'est pourtant pas puisé dans l'actualité (il est très simple et de tous les temps). Mais le ton bref et tendu des dialogues, et surtout l'art d'amener les personnages à se révéler brusquement et comme malgré eux, voilà ce qui nous paraît si naturel (et qui nous eût paru insolite peut-être en 1925).

GEORGES NEVEUX,
dans *les Nouvelles Littéraires*.

LE SUJET PROFOND.

C'est, si l'on veut, l'histoire d'un secret mal gardé et trahi constamment, ou à demi trahi, par pitié, par tendresse, par la lâche bonté qui fait plus de mal finalement que la dureté, qui n'est que l'intégrité morale, et d'où naissent les catastrophes. C'est aussi le drame de la juvénile — et presque puérile — révolte de cette Osmonde de vingt ans contre tous ceux qui l'ont trompée, et peu lui importe que cette tromperie prenne ses sources dans l'amour. C'est la tragédie des rapports du pasteur et de sa conscience : jusqu'à quel point cette obstinée charité n'est-elle pas devenue un réflexe dû à la fonction ? Jusqu'à quel point l'homme s'y engage-t-il ? C'est le conflit du pasteur marié et de sa femme, qui ne sait, et ne saura jamais, si le pardon de son mari est venu de l'homme ou du pasteur.

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Combat*.

DES CONSCIENCES BOULEVERSÉES.

Un Homme de Dieu, placé sous nos yeux, à notre niveau, est un drame de famille : l'histoire de consciences bouleversées... Si au delà l'œil peut chercher d'autres horizons et interroger les espaces infinis, tant mieux pour qui a le regard long. J'indiquerai ce que M. Gabriel Marcel nous invite à apercevoir. Mais enfin les personnages ne sont ni d'Eschyle ni de la Bible. Ils vivent en ce siècle, sur la terre de France. Ce ne sont pas des héros ; ils souffrent d'angoisses que vous ou moi nous aurions pu connaître ; ce sont des victimes de l'amour, de l'idée de perfection ; des créatures de chair et de péché, nos semblables, nos frères. Il leur arrive de ne plus contempler « leur cœur et leur corps sans dégoût ». L'idéologie ne les élève pas dans les régions de l'abstrait, du raréfié. Nous pouvons trouver en eux de quoi mouvoir et émouvoir ce que nous avons d'intelligence et de sympathie. Pour le reste nous laisserons les métaphysiciens faire leur travail.

Je veux bien croire que cette pièce soit l'aînée des pièces existentialistes. L'antériorité de l'existence sur l'essence n'y est heureusement pas discutée en termes précis. On peut se contenter de dire que des êtres humains s'y demandent ce qu'ils sont, bons ou mauvais ; mais ils ne s'interrogent pas, grâce à Dieu, sur l'être et le néant. L'ontologie n'est pas leur fort...

ROBERT KEMP,
dans *le Monde*.

FORTE, RICHE, MAIS SANS INDULGENCE...

Ce qu'a voulu montrer M. Gabriel Marcel, dramaturge philosophe, c'est que toute l'existence humaine est ambiguë. Sans doute nous sommes habiles à nous dissimuler à nous-mêmes les vrais mobiles de nos actions, à nous faire de nous une image qui nous flatte. Mais il y a peut-être aussi dans ces « mensonges » une volonté d'amélioration de nous-mêmes et une possibilité d'amélioration. Les sentiments médiocres et les instincts inavouables sont là sans doute. Mais ils ne sont pas là seuls. L'ambiguïté même du dénouement le montre. Repris par les tâches quotidiennes de sa fonction sacerdotale, le pasteur Lemoyne retombe-t-il dans la mystification ou, au contraire, est-il sur le chemin qui conduit à la santé morale, à la paix de la conscience ? Qui pourrait le dire avec certitude ?

Forte, riche, vigoureusement conduite jusqu'à son terme, la pièce de M. Gabriel Marcel nous apparaît sans indulgence, dure, implacable même : pas une minute ne s'affaiblit l'intensité d'une action tout intérieure, où le déroulement même de la situation oblige les personnages à une prise de conscience progressive de plus en plus angoissée.

M. Gabriel Marcel est philosophe : on ne s'étonnera donc pas que les problèmes « existentiels » soient dans sa pièce au premier plan. Mais il faut rendre à l'auteur cette justice que jamais le professeur de philosophie ne prend le pas sur le dramaturge, sur le peintre, assez cruellement satirique, des sentiments et des mœurs ; les personnages parlent exactement le langage de leur situation et de leur caractère, et les interventions comiques d'un jeune pensionnaire inopportun aux moments les plus dramatiques sont très habilement amenées pour accroître encore la tension.

THIERRY MAULNIER,
dans *la Bataille*.

DIFFÉRENCES D'INTERPRÉTATION.

Michel Sandier, l'amant qui revient mourant sur le lieu de son crime, était représenté avec une intelligence exceptionnelle par M. François Darbon. M. Darbon donnait tout le cynisme du rôle. Je ne soupçonnais pas qu'on pût faire mieux. M. Jean Deschamps y est cependant parvenu. Il a gardé le cynisme, mais il y a ajouté la souffrance, et son visage, infiniment douloureux et comme ruiné, donne à Michel Sandier une humanité beaucoup plus touchante...

Enfin Osmonde. Quels compliments n'avais-je pas adressés à cette M^lle^ Jeanne Cerval, qui nous avait tous mis dans sa poche. Ce qu'elle était bien ! pensais-je, et lorsque j'ai vu qu'on l'avait remplacée j'étais fort déçu.

Or M^lle^ Roxane Flavian lui est peut-être encore supérieure. Cela signifie-t-il qu'il existe mainte et mainte jeune actrice capable d'incarner les héroïnes de dix-huit ans qui ne se paient ni de mots ni de sentiments tout faits, mais dont l'exigence est une vertu : c'est possible.

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *le Figaro*.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 4e trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.

Supplément au N° 213 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.